



Le Laboratoire d'anthropologie sociale

50 ans d'histoire
1960 – 2010



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —

Sommaire

pages

■ Des origines	3
■ S'installer, s'organiser, s'institutionnaliser	6
■ Accueillir, former, échanger	17
■ Des recherches, des thèmes, des lieux	20
○ Des chercheurs	20
○ Des équipes	32
○ Des chantiers collectifs	36
■ Des outils pour la recherche	39
○ Des revues : <i>L'Homme,</i> <i>Études rurales</i>	39 40
○ Une collection : <i>Les cahiers du LAS</i>	41
○ La bibliothèque	42
■ De l'avenir	46
■ Bibliographie	50

- Ce livret a été conçu et dirigé par Françoise Zonabend, assistée de Florence Neveux.
- Que tous les membres, anciens ou actuels, du Laboratoire d'anthropologie sociale soient remerciés de leurs contributions.
Que soient associés à ces remerciements Danièle Cyna-Chiva, Monique Lévi-Strauss, Jean Jamin et Matthieu Lévi-Strauss.

Images de couverture :

- première de couverture : montage à partir d'une photo d'Irving Penn. © J. Jamin, 2009.

- quatrième de couverture : photo d'un Indien Nambikwara, collée par C. Lévi-Strauss, sur la vitre intérieure de son bureau. © J. Jamin, 2009.

Organismes du tutelle du Laboratoire d'anthropologie sociale



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —



II DES ORIGINES

« Un des plus grands maux dont souffre la recherche française est d'être trop souvent livrée à l'invention spontanée de chercheurs isolés et qui ignorent ce qui se fait à côté d'eux. »

C. Lévi-Strauss, 1960.



Isac Chiva et Claude Lévi-Strauss (derrière eux, Sidney Mintz), 1982. © J.-P. Martin, Collège de France.

Le Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS) doit son existence à la volonté d'un homme, Claude Lévi-Strauss, et à la présence à ses côtés de Isac Chiva, qu'il avait rencontré quelque dix ans auparavant¹. Sans leur entente, l'institution n'aurait pas vu le jour, ce dont témoignent ces extraits de lettres :

« ... Je ne me serais jamais lancé dans l'aventure du laboratoire, si je ne vous avais su prêt à m'accompagner » (Lettre de C. Lévi-Strauss à I. Chiva de

janvier 2003). Ou encore : « Les dettes ne sont pas à sens unique. Vous en avez peut-être envers moi, mais de mon côté, je n'oublie pas que sans vous à mes côtés le laboratoire n'aurait pu exister » (Lettre de C. Lévi-Strauss à I. Chiva du 5 mai 2002)².

Mais pourquoi une telle volonté et une telle association ? On peut, en effet, s'étonner que Claude Lévi-Strauss se soit attaché à fonder une institution si lourde à mener, lui qui apparaît, au fil de ses propres écrits et de ceux qui lui sont consacrés, comme un savant solitaire, secret et difficilement accessible. Mais, d'une part, il faut se souvenir que Claude Lévi-Strauss a toujours exercé une fonction admi-

nistrative à côté de son travail scientifique³. D'autre part, s'il savait que l'activité ethnologique requiert l'isolement, l'expérience acquise au cours de ses missions au Brésil ou de son exil aux États-Unis l'avait persuadé qu'il était indispensable d'offrir aux chercheurs des moyens de travail techniques et didactiques, ainsi qu'un espace de rencontre. C'est ce qu'il s'empressa de faire dès son entrée, en 1959, au Collège de France.

L'association de Claude Lévi-Strauss et de Isac Chiva, quant à elle, peut sembler à première vue incongrue, pour autant que l'un s'attachait à étudier les sociétés dites exotiques, sans écriture, quand l'autre se destinait à l'analyse des sociétés rurales européennes et « avait les yeux rivés sur le proche⁴ ». Mais Claude Lévi-Strauss a très tôt inclus dans son champ de recherches toutes les cultures, celles qui s'inscrivent dans l'histoire, les nôtres, comme celles, dites primitives, qui rôdent à ses lisières et qu'il dénommait « froides », posant que la méthode ethnographique convenait parfaitement pour étudier et comprendre les unes et les autres. On en prendra d'ailleurs pour preuve quelques faits trop souvent oubliés.

Au début des années 50, Claude Lévi-Strauss, alors sous-directeur du Musée de l'Homme et secrétaire général du Conseil international des sciences sociales, fut à l'origine d'une des premières grandes

1. Claude Lévi-Strauss eut la charge de parrainer Isac Chiva, lorsqu'il entra au CNRS, en 1950. C'est dans ces circonstances qu'ils se rencontrèrent.

2. Correspondance de C. Lévi-Strauss à I. Chiva (D.R.).

3. Claude Lévi-Strauss fut, après la fin de ses études, secrétaire de groupements politiques et d'un député. Aux États-Unis, il fut secrétaire général de l'École libre des hautes études à New York, puis conseiller culturel à l'ambassade de France. Il fut ensuite nommé sous-directeur au Musée de l'Homme et exerça diverses fonctions administratives au Conseil international des sciences sociales auprès de l'UNESCO.

4. Cf. Isac Chiva, 2004, p. 68.

monographies menées dans l'après-guerre sur la France : *Nouvelle, un village français*⁵. Il la confia à l'un de ses étudiants, Lucien Bernot, futur professeur au Collège de France. Ce fut un ouvrage précurseur, qui démontrait – ce qui n'allait pas de soi, à une époque où ces mondes sociaux semblaient être le monopole des sociologues – qu'on pouvait, en ethnologue, étudier la campagne française et les faits contemporains. Puis encore, c'est Claude Lévi-Strauss qui, dès 1953, orienta Isac Chiva, son futur directeur adjoint, vers la Corse pour y préparer une thèse qu'il dirigerait. Enfin, à la demande du Commissariat à l'énergie atomique en 1955, il lui proposa d'entreprendre à Bagnols-sur-Cèze, puis à Marcoule, des investigations sur les transformations socio-économiques induites par l'implantation en ces lieux de centres de recherches nucléaires. À la lecture des nombreuses lettres échangées à propos de ces enquêtes entre les deux hommes⁶, on saisit tout l'intérêt que Claude Lévi-Strauss porte à leur déroulement, les orientant et les infléchissant dans une optique ethnographique. Leurs relations, leurs intérêts communs remontaient donc à une époque déjà ancienne et leur association fut, au fil du temps, parfaitement rodée.

On comprend dès lors pourquoi, lorsqu'il fut question de fonder un centre de recherches, Claude Lévi-Strauss se tourna vers Isac Chiva pour lui demander de l'épauler dans cette tâche. L'orientation thématique et géographique des recherches de ce dernier ne fut en aucune manière un obstacle. La revue *Études rurales*, qu'il amenait avec lui, fut d'ailleurs, au même titre que *L'Homme*, abritée par le laboratoire.

Dès le début, le LAS fut un centre de recherches « généraliste », ouvert sur tous les horizons géographiques, toutes les cultures et tous les types de questionnements.

Cette institution, Claude Lévi-Strauss la dénomma expressément « laboratoire » pour bien montrer qu'il s'agissait de la mettre sur un pied d'égalité

avec celles qui existaient en sciences expérimentales. Tout comme ces scientifiques qui usent d'instruments d'expériences coûteux, les ethnologues ont en effet besoin d'un budget important pour financer leurs « terrains » d'enquête, qui valent expérimentation dans la discipline, et, comme eux, ils doivent pouvoir disposer d'espaces de travail individuels et collectifs, comportant des outils techniques et didactiques, afin d'élaborer et d'exploiter dans les meilleures conditions leurs matériaux de terrain.

La nécessité de cette base logistique peut se lire dans la longue quête de locaux adaptés à laquelle se livra la direction du LAS pendant plus de deux décennies. Elle s'exprime aussi dans les démarches entreprises par Claude Lévi-Strauss dès 1958 pour accueillir, avant même la création du LAS, le fichier des *Human Relations Area Files (HRAF)*, instrument documentaire « fabuleux », dont il n'existait alors que vingt-cinq exemplaires « papier », produits par l'Université Yale. Celui que réclamait Claude Lévi-Strauss fut acquis par l'UNESCO pour le donner à la France, à condition qu'elle l'ouvrît à tous les chercheurs européens. Or cette sorte de machine scientifique, extrêmement encombrante et onéreuse, est aussi indispensable en sciences humaines, insistait Claude Lévi-Strauss, que peuvent l'être « un télescope ou un microscope électronique, dans le domaine des sciences expérimentales⁷ ». Au demeurant, c'est autour de ce fichier que se greffèrent, puis prospérèrent la bibliothèque du LAS et ses entours, ensemble qui devint, au fil du temps, une des grandes sources documentaires françaises de recherche anthropologique.



Claude Lévi-Strauss au sein des *Files* dans le laboratoire localisé au 11 place Marcelin-Berthelot, 1982.
© J.-P. Martin, Collège de France.

À l'aide de ces instruments informatifs, puis grâce au séminaire interne bimensuel et à l'existence de groupes de travail réguliers, thématiquement orien-

5. L. Bernot et R. Blancard, *Nouvelle, un village français*. Paris, Institut d'Ethnologie, 1953 pour la 1^{ère} édition ; nouvelle édition précédée de « Pour la réédition de Nouvelle » par Claude Lévi-Strauss et de « Nouvelle après Nouvelle » par Françoise Zonabend, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1995, 445 p.

6. Cf. Archives du LAS, fonds I. Chiva.

7. Rapport de Claude Lévi-Strauss à Marcel Bataillon, administrateur du Collège de France, du 29 mars 1962. Archives du LAS : FLAS B. S2. 01 O1 29.

tés, ou encore aux discussions impromptues ou plus formelles, les chercheurs ont pu échanger leurs expériences de terrain, confronter leurs matériaux analysés à ceux issus d'autres cultures et tenter ainsi de mieux répondre à des questions générales d'ordre théorique. Leurs travaux s'élaboraient désormais non pas en commun, mais en quelque sorte à la lumière les uns des autres. Ainsi que le souhaitait Claude Lévi-Strauss, au LAS, les chercheurs étaient mis en situation de communiquer.

Enfin, pourquoi un laboratoire « d'anthropologie sociale » ? Une appellation inusitée en 1960, où l'on parlait à propos de la discipline d'ethnologie ou même d'ethnographie. Là encore, Claude Lévi-Strauss a imposé ce terme, inspiré par son expérience des États-Unis, où cette appellation avait depuis longtemps droit de cité.

« Il fallait réactiver le projet qu'avait l'anthropologie victorienne de la fin du XIX^e siècle, ou celui incarné par Durkheim et Mauss, en France, et qui avait été quelque peu délaissé, de s'attaquer sur des bases scientifiques à la compréhension des grands principes gouvernant la vie commune des humains. Il s'agissait de faire plus et autre chose que d'accumuler des informations ethnographiques, aussi importante que soit par ailleurs cette activité si l'on veut éviter l'essayisme philosophique. Cette idée de laboratoire d'un côté et d'anthropologie sociale de l'autre signalait l'ambition de réunir des chercheurs qui pouvaient, en combinant leurs compétences ethnographiques, mener des recherches théoriques sur des règles communes de la vie sociale, leurs similitudes mais aussi et surtout leurs différences⁸ ».

Même si, au cours des années, la pratique et les objets de la discipline ont changé, même si les chercheurs du LAS se sont confrontés à l'étude de facettes fort peu traditionnelles de la réalité sociale, il n'en demeure pas moins que cette formidable machine à (mieux) penser qu'est le LAS, restée fidèle à l'esprit des choix opérés par Claude Lévi-Strauss, a permis de montrer que l'anthropologie existe toujours dans sa spécificité originelle, celle où cohabitent étroitement trois démarches de fond :

l'ethnographie comme acquisition des données, l'ethnologie comme effort de synthèse à l'échelle d'une région ou d'une culture, l'anthropologie sociale enfin comme étude des propriétés formelles de la vie sociale en général.

Mais surtout, parce qu'ils sont rassemblés dans un voisinage réflexif, les chercheurs appartenant au LAS, tournés davantage vers la théorie pour les uns, vers la pratique de terrain pour les autres, sont tous également sensibles à ces deux aspects de la recherche. Plus encore, le laboratoire, en incitant des chercheurs travaillant dans différentes régions du monde, explorant des champs de recherche diversifiés, à confronter leurs résultats, a poussé au décloisonnement interne et externe de la discipline, oeuvrant à faire sauter quelques barrières. Ainsi, celles entre les sociétés dites « sans écriture », étudiées traditionnellement par les ethnologues, et les sociétés « complexes », comme la nôtre, dont l'étude était laissée, il y a encore peu de temps, aux sociologues ou aux historiens. Le regard, l'interrogation ethnologiques peuvent apporter une contribution originale à la compréhension de ces mondes contemporains dits globalisés, mondialisés. Pour l'anthropologie, les faits sociaux ne sont pas « pensés » selon des compartiments étanches : les activités économiques et techniques, la famille et la parenté, le droit, la religion, l'art et l'idéologie avec ses expressions politiques, religieuses ou esthétiques, s'imbriquent, interfèrent les uns avec les autres et ces divers ordres de faits pris ensemble permettent de dégager, dans la ligne tracée par Marcel Mauss, des totalités articulées. ■

8. Cf. P. Descola, 2008, p.83.

S'INSTALLER, S'ORGANISER, S'INSTITUTIONNALISER

S'INSTALLER

Avant d'occuper ses locaux actuels, le LAS a connu deux autres adresses tout aussi marquées historiquement.

Le 19 avenue d'Iéna :

« La salle de bains de Monsieur Guimet »

« Nous logions au début dans une annexe du Musée Guimet, avenue d'Iéna : l'ancien hôtel particulier d'Emile Guimet⁹. Avec trois ou quatre collaborateurs, j'occupais une pièce qui avait été la salle de bains : des moignons de tuyaux sortaient encore des murs revêtus de faïence, et j'avais ce qui restait de la vidange de la baignoire sous les pieds. On pouvait à peine circuler dans ce réduit encombré. Je recevais mes visiteurs sur le palier où nous avions réussi à disposer deux vieux fauteuils de jardin très déglingués¹⁰ ».

La V^e section de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE), qui disposait de ces lieux et où Claude Lévi-Strauss était, depuis 1950, directeur cumulant, voulut



à gauche : « La salle de bains », ancien bureau de C. Lévi-Strauss au musée Guimet, 2010.

à droite : Façade du musée, 2010.

© J. Jamin, DR.

bien accueillir provisoirement, dans deux pièces exigües, le laboratoire naissant et la collection des *Files*. Mais bien trop à l'étroit dans ce local ancien, qui ne pouvait accueillir l'ensemble des fichiers des *Files*, Claude Lévi-Strauss chercha très vite un autre lieu de travail et, en 1965, le LAS quitta l'avenue d'Iéna.

Au « vieux » Collège :

« Les collections minéralogiques du roi Louis XVIII »

« Je me souviens que, lors de mes visites de candidature, en 1959, j'avais été reçu par le titulaire de la chaire de géologie. Son laboratoire occupait, au dernier étage, une aile du bâtiment édifié à la fin du XVIII^e siècle par Chalgrin. Outre le bureau du professeur et des greniers, il se composait pour l'essentiel de deux salles majestueuses où quelques rares personnes travaillaient sur de grandes tables en chêne. Le long des murs aux angles ornés de pilastres, on voyait des meubles d'acajou à hauteur d'appui, d'un style dépouillé mais admirables par le dessin et les proportions. (...) J'appris qu'ils renfermaient les collections minéralogiques du roi Louis XVIII. (...) Je reçus un coup au cœur. Nulle part ailleurs, pensais-je, je n'aimerais mieux passer mes jours qu'en cet endroit spacieux, silencieux et secret, resté tel qu'on pouvait imaginer un lieu de travail collectif au milieu du XIX^e siècle¹¹ ».

En 1965, la chaire de géologie devint vacante et ses locaux furent attribués par l'assemblée des professeurs du Collège au LAS. « Le miracle auquel je n'aurais jamais osé songer quand je pénétrai pour la première fois dans cet endroit de rêve se réalisait donc¹² ».

9. En fait, cet immeuble n'a jamais appartenu à Emile Guimet et jamais ce dernier n'y habita. Cet hôtel particulier fut construit, en 1913, pour le banquier Alfred-Samuel Heidelbach, président de la Chambre de Commerce des États-Unis à Paris. Acheté, en 1955, par l'Education nationale pour le Musée Guimet, il fut mis à la disposition de la V^e section de l'EPHE, laquelle y installa le Centre Documentaire d'Histoire des Religions. Depuis 1991, le bâtiment abrite « Les Galeries du Panthéon bouddhique ». Au demeurant, C. Lévi-Strauss rectifia son erreur dans un texte, consacré à Jean Pouillon, paru dans *L'Homme* en 1997.

10. C. Lévi-Strauss et D. Eribon, 1988, p. 93.

11. *Opus. cit.* p.110.

12. *Opus. cit.* p. 111.



État des lieux à « l'ancien Collège » lors de l'installation du LAS.
© A. Zonabend, DR.

Une des salles devint la bibliothèque, dans laquelle se tenait le séminaire interne du laboratoire, l'autre accueillit le Centre documentaire d'ethnologie comparée (nom donné aux milliers de fiches des *Files*). Le bureau du professeur, occupé par le directeur du LAS, resta intact, avec sa large table à tiroirs de chêne, ses armoires-bibliothèques d'autrefois et ses boiseries peintes. L'étage fut cloisonné pour y pratiquer des cellules individuelles pour les chercheurs.

Toutefois, le nombre des membres du LAS augmentant, les bureaux pour les accueillir devinrent insuffisants : la bibliothèque s'accroissait et l'on ne pouvait ranger les dernières acquisitions, les fiches des *Files* s'accumulaient sans qu'on puisse les intégrer dans de nouveaux casiers dont le poids mettait à rude épreuve la résistance des vieux planchers. Il fallait trouver une autre localisation.

L'École polytechnique :

« Pour la patrie, les sciences et la gloire »

« C'est alors qu'un autre miracle s'accomplit. En 1977, le Président de la République attribua au Collège une partie des anciens bâtiments de l'École polytechnique, sur la montagne Sainte-Geneviève. Le Collège décida d'y rassembler quelques laboratoires de sciences humaines, dont le nôtre. Nous gagnions au change une superficie doublée. Il fallut sept années d'efforts pour obtenir les crédits et faire les travaux, mais

je pus encore, avant de prendre ma retraite en 1982, veiller sur l'aménagement d'un local lui aussi paré d'un prestige historique, avec le souci que fussent respectées l'architecture métallique et la décoration du vénérable amphithéâtre Arago destiné à devenir notre bibliothèque et autour duquel se distribueraient nos bureaux¹³. »

En 1985, le laboratoire commence, ici, sa troisième vie. Il faut voir dans cette longue itinérance, la traduction des efforts constants déployés par le LAS pour obtenir des locaux plus grands, afin d'y loger le fichier des *HRAE*, sa bibliothèque et ses extensions, d'accueillir dans des conditions décentes des chercheurs étrangers et de donner à chaque membre, permanent ou temporaire, un espace de travail, de façon à les rassembler tous autour des moyens de recherche réunis à leur intention.

S'ORGANISER

Hébergé dans les locaux du Collège de France, le LAS doit obligatoirement être dirigé par l'un de ses professeurs. Ce dernier choisit le directeur adjoint qui l'assiste dans cette charge.

Se sont succédé, à la tête du Laboratoire d'anthropologie sociale :

- Claude Lévi-Strauss (de 1960 à 1982), titulaire de la Chaire d'Anthropologie sociale, qui fut accompagné, pendant toute la durée de ses fonctions, par Isac Chiva, en tant que directeur adjoint.



La dernière adresse du LAS : rue du Cardinal Lemoine.
à gauche : devise de l'École polytechnique, inscrite au fronton de la salle de la bibliothèque, 2010.

à droite : bureau de C. Lévi-Strauss, 2009.
© J. Jamin.

| 13. C.Lévi-Strauss, D. Eribon, 1988, p. 112.

Le fondateur du LAS était tout aussi attentif aux recherches qu'on y menait, qu'aux diverses péripéties et manifestations qui s'y déroulaient. C'était véritablement son milieu d'appartenance. On peut en voir la preuve dans le fait qu'il demanda aux membres du laboratoire de participer à « L'invité du dimanche », émission télévisée de Pierre Desgraupes¹⁴, où n'apparaissaient en principe que les « amis » de l'invité. Ou encore, à titre anecdotique, dans ces quelques réflexions faites à Didier Eribon¹⁵, au sujet des événements de mai 1968 et du LAS.

D.E. : *Comment votre laboratoire - parce qu'à l'époque c'était vraiment « votre laboratoire » - a-t-il traversé les événements de mai 68 ?*

C.L.S. : *Le Collège de France a été secoué, bien qu'il ne s'y soit rien passé de très grave. La situation était particulière. De par sa constitution, le Collège de France ressemble plus à une académie qu'à une institution universitaire : il consiste en une cinquantaine de professeurs qui s'administrent eux-mêmes. Un costume exista même, paraît-il, jamais porté pour autant que je sache,*

mais qui soulignait la différence : au lieu de la toge universitaire, pareil à celui des membres de l'Institut sauf que les broderies étaient violettes. Toutefois, les conditions de travail ont évolué, surtout pour les scientifiques qui, ayant besoin de collaborateurs, les ont trouvés en majeure partie auprès du CNRS et d'autres organismes extérieurs au Collège. Les scientifiques ont monté des laboratoires et se sont entourés d'équipes de plus en plus nombreuses. Dans les années soixante, en plus de ses professeurs, le Collège rémunérait ou accueillait un millier de collaborateurs de rangs divers qui voulurent être reconnus comme faisant partie intégrante de l'établissement, avoir voix au chapitre, participer à la gestion. Leur revendication avait un sens au sein de chaque laboratoire. Formulée à l'encontre du Collège, elle changeait complètement la nature de l'institution.

D.E. : *Le problème s'est-il posé dans votre équipe également ?*

C.L.S. : *Au Laboratoire d'anthropologie sociale régnait un esprit de gauche et surtout MLF : les*



Dernier cours de Claude Lévi-Strauss au Collège de France (1982)

Au premier rang (en partant de la droite) :

Nicole-Claude Mathieu (appuyée sur le bureau), puis debout derrière : Jacqueline Angelopoulos, Eva Kempinski, Evelyne Guedj, Marie-Claire Beaugard, Marion Abélès, Françoise Héritier, Michel Izard (derrière C.Lévi-Strauss), puis Isac Chiva, Marie-Elisabeth Handman, Yasmina Hamzaoui, Nicole Belmont, Danielle Daho, Françoise Zonabend.

Au deuxième rang (en partant de la droite) :

Marc Abélès, Gérard Lenclud, Jacqueline Duvernay, Patrice Bidou, Monique Lévi-Strauss, Jean-Marie Benoist, Marion Selz, Jean Pouillon, Claude Tardits, Sidney Mintz, Florence Decaudaveine, Maurice Godelier.

© J.P. Martin, Collège de France.

14. Cf. *L'invité du dimanche*, 1971.

15. Claude Lévi-Strauss et Didier Eribon, 1988, p. 113-115.

femmes y étaient plus nombreuses que les hommes. Quand j'ai perçu des grincements, je me suis retiré chez moi sous divers prétextes, et les ai livrés à eux-mêmes. Il y eut une huitaine de jours d'agitation interne ; et puis on est venu me chercher.

D.E. : Dans ses Mémoires, Raymond Aron cite une lettre que vous lui avez adressée en octobre 1968. Vous y commentez la situation de l'université et, au passage, vous parlez de votre laboratoire et de son mode de fonctionnement, « sans distinction de grade ou de fonction ».

C.L.S. : Cela nous a beaucoup aidés à surmonter la crise. Au départ, le laboratoire était petit et il ne me paraissait pas utile de mettre en place des organes de direction et de gestion. Nous nous réunissions périodiquement en assemblée de laboratoire. Tout le monde y participait sur un pied de complète égalité, jusques et y compris la femme de ménage. Nous étions en démocratie directe. Qu'y avait-il à revendiquer ? Le système a fonctionné à la satisfaction générale jusqu'à mon départ. Il fonctionnerait encore si le CNRS n'avait imposé des règles de gestion plus compliquées.

D.E. : Avez-vous été mis en cause en tant que chercheur pendant la période d'agitation, en 1968 ?

C.L.S. : À aucun moment.

D.E. : Et par les militantes féministes ?

C.L.S. : Il y eut une ou deux dames un peu excitées qui furent priées de quitter le laboratoire. Avec l'accord général, d'ailleurs.

- **Françoise Héritier** (de 1983 à 1998), titulaire de la Chaire d'Étude comparée des sociétés africaines, dirigea le laboratoire, après le départ de Claude Lévi-Strauss.

J'ai pris la direction du Laboratoire d'anthropologie sociale en 1982, succédant à Claude Lévi-Strauss, qui partit en retraite à cette date. Avec le titre de directeur adjoint, m'ont assisté successivement Pierre Lamaison, Philippe Descola, à nouveau Pierre Lamaison, puis Élisabeth Copet-Rougier. Cette dernière assumait à vrai dire les fonctions de directeur de laboratoire

aux yeux du CNRS, eu égard à la « règle des 12 ans » imposée par cette institution¹⁶.

Pierre Lamaison et Élisabeth Copet-Rougier sont décédés. Ils ont joué un grand rôle dans l'histoire du laboratoire, par leur charisme personnel, la profondeur et la qualité de leurs recherches, mais aussi de façon pratique, par leur investissement. C'est Pierre Lamaison qui, pendant son premier mandat, eut la charge de réaliser le déménagement du laboratoire dans les locaux qu'il occupe désormais. Équipement, installation, décoration ont été, remarquablement, réalisés par lui. Élisabeth Copet-Rougier, pour sa part, s'est chargée de l'organisation de la recherche en équipes, structuration demandée, là encore, par le CNRS. Elle s'est aussi tout particulièrement occupée de l'édition des travaux issus du séminaire de la chaire. Tous deux étaient des personnalités irradiantes dont ceux qui les ont connus déplorent le destin fracassé. Pendant cette période de seize ans, plusieurs initiatives déterminantes ont vu le jour, en ce qui concerne l'organisation interne, le travail de recherche et le rôle du laboratoire comme centre de formation destiné à faire essaimer de nouvelles équipes.

L'augmentation en personnel et les règlements du CNRS ont rendu difficile, à un moment donné, la gestion directe par le truchement de rapports présentés deux fois par an par la direction devant l'assemblée générale, comme c'était l'usage antérieurement. Dès lors furent créés un comité de gestion et un conseil de laboratoire, où tous les membres du LAS (chercheurs et techniciens) sont représentés. Avec la mise en place de ces nouvelles instances, à côté des assemblées générales qui perdurent, l'activité scientifique, administrative et financière du LAS fait l'objet d'un processus démocratique de gestion.

En deuxième lieu, et c'est là un tournant radical dans l'histoire du laboratoire, furent créées progressivement en son sein, sous mon impulsion, des équipes de recherche regroupant, à côté des chercheurs et enseignants-chercheurs membres de droit du laboratoire, des étudiants en doctorat, des post-doctorants, des chercheurs étrangers en séjour temporaire, et même, après

16. L'appartenance d'un laboratoire au CNRS requiert qu'une même personne ne puisse y exercer plus de trois mandats de direction successifs de 4 ans, ce que ne demandent ni l'EHESS ni le Collège de France.

accord, des chercheurs extérieurs au laboratoire. Ces équipes, centrées sur un programme collectivement accepté, organisent leur travail de façon autonome. Cette structuration de la recherche en équipes, eut pour effet de la dynamiser autour de thèmes nouveaux, d'ouvrir sur la participation extérieure et d'entretenir des réseaux, enfin d'accueillir et de fidéliser de jeunes doctorants et post-doctorants, qui trouvent là également un lieu d'encadrement et de formation.

En troisième lieu, le laboratoire a été amené à jouer le rôle de pépinière pour de nouvelles équipes. Les politiques scientifiques varient en haut lieu. Si, de nos jours, on vise à des regroupements pour atteindre des tailles dites optimales et faciliter la mise en commun de moyens et d'équipements, il fut un temps où le CNRS privilégia au contraire les petites équipes au détriment des grands laboratoires, qui furent invités à se démanteler. Plutôt que de suivre cette voie, j'ai fait mener au laboratoire, pendant quelques années une politique d'essai-mage et de création de nouvelles équipes, autour de personnalités porteuses de projets collectifs de grand intérêt. Ces créations ne furent pas une déperdition, mais une ouverture institutionnelle et thématique, en raison de rapports qui perdurent entre elles et leur lieu d'origine.

Pendant ces années, bien des transformations intellectuelles ont eu lieu. Des thèmes nouveaux

de recherche sont apparus, traités individuellement et collectivement : l'identité, le corps, les affects, le rapport de l'homme à la nature, à la création artistique, les liens de l'anthropologie avec la psychanalyse, le nomadisme, etc. Mais j'ai tenu toujours une même ligne : celle de conserver au laboratoire sa vocation généraliste, sans spécification géographique ou thématique (même si certaines régions du monde n'y sont pas représentées, par tradition, si l'on peut dire, comme la Chine, l'Inde, le Japon, l'Asie Mineure...).

Un grand regret : les effets d'une politique nationale qui a fait se tarir le recrutement à la fin de cette période, par la diminution drastique des postes mis en concours par nos institutions de tutelle.

En 1998, alors que j'avais décidé de prendre ma retraite, Elisabeth Copet-Rougier disparaissait de façon brutale. Ce fut une période difficile pour le laboratoire, qui surmonta cependant cette crise directoriale imprévue lorsque Nathan Wachtel accepta de prendre la tête de l'institution.

Ces années furent denses et riches, pleines d'actualité. Elles restent dans mon souvenir associées à une certaine idée de la coopération intellectuelle, de la prise d'initiatives et de la discussion amicale. Régnait un esprit de solidarité et le sen-



Dernier cours de Françoise Héritier au Collège de France (1997)

Devant : de gauche à droite : Ariane Deluz, Marie Mauzé, Elisabeth Copet-Rougier, Françoise Héritier, Catherine Duby, Marie-Claude Pingaud, Magarita Xanthakou, Françoise Zonabend, Olinda Celestino.

Derrière : en partant de la droite : Michel Izard, Jean Jamin, Philippe Descola.

Au fond : Édouard Conte.
DR.

timent de l'appartenance commune primait sur le repli sur soi. Jamais, suivant l'exemple donné par mon prédécesseur, je n'ai cherché à influencer sur le cours des recherches de chacun ou sur les manières de travailler, mais à faire entendre la nécessité de fédérer, partager, de sortir du travail solitaire, d'appliquer à nous-mêmes nos talents d'observation et de participation. Si j'en juge par les résultats obtenus par cette inflexion, je crois que ce fut au bénéfice de tous.

Françoise Héritier

- **Nathan Wachtel** (de 1998 à 2001), titulaire de la Chaire d'Histoire et anthropologie des sociétés méso- et sud-américaines, dirigea le LAS après le départ en retraite de Françoise Héritier. Ses directeurs adjoints furent successivement Édouard Conte et Charles-Henry Pradelles de Latour.

Lorsqu'en 1998 m'incomba soudain, de manière inattendue, la lourde charge de succéder à Françoise Héritier à la direction du Laboratoire d'anthropologie sociale, je ne pouvais qu'éprouver le sentiment de m'engager dans une aventure téméraire. Malgré mon expérience de la direction d'un centre de recherches pendant une quinzaine d'années (le CERMA, Centre de recherches sur les mondes américains, que j'avais fondé à l'EHESS), et malgré mes travaux personnels, où je m'étais toujours efforcé de combiner les méthodes des deux disciplines, histoire et anthropologie, la question ne manquait pas de se poser : dans quelle mesure serais-je « adopté » par les membres d'une tribu certes voisine et amie, mais distincte de ma tribu d'origine ? En somme, il s'agissait pour moi de pratiquer un nouveau travail de terrain, très différent évidemment de celui que j'avais effectué dans les Andes, à Chipaya, mais qui ne paraissait pas nécessairement plus aisé.

Je fis de mon mieux et n'entends pas maintenant, une décennie plus tard, établir un bilan des quatre années de mon mandat. Une seule remarque : quand je reviens sur les lieux, j'ai le plaisir, outre de revoir mes collègues, de retrouver la grande salle de la bibliothèque telle que nous la redécouvrièmes, transformée après les travaux de rénovation qui purent alors être exécutés (et c'est aussi l'une de mes satisfactions d'en avoir convaincu

l'Administrateur du Collège de France à l'époque, M. Gilbert Dagron). Il ne m'est pas possible d'énumérer ici tous les collègues du laboratoire auxquels je réitère mes vifs remerciements pour leur généreuse collaboration. Je tiens néanmoins à rendre un hommage renouvelé à Charles-Henry Pradelles de Latour, qui exerça les fonctions de directeur adjoint avec une rare compétence et un dévouement exemplaire.

Dois-je ajouter ce qui va - presque - sans dire ? La vie quotidienne au laboratoire, les échanges constants avec les collègues, les débats animés lors des séances de notre séminaire collectif furent pour moi une source très stimulante d'enrichissement intellectuel. Échanges aussi enrichissants, quoique d'un tout autre genre, que ceux avec mes amis chipayas sur le terrain andin (les anthropologues apprécieront certainement l'éloge !). Je crois pouvoir dire en effet que s'était créé entre nous un véritable esprit d'équipe fait d'écoute réciproque, d'attention vigilante et de discussion constructive. Dans une ambiance agréable, amicale, s'accomplissait en permanence l'approche pluridisciplinaire, vécue comme réalité concrète, partagée et collectivement novatrice. C'est avec une profonde gratitude, et non sans une certaine nostalgie - saudade -, que je garde en moi le précieux souvenir de ces belles et heureuses années au laboratoire.

Nathan Wachtel



Nathan Wachtel lors d'un de ses cours.
© J.-P. Martin, Collège de France.

- **Philippe Descola**, titulaire de la Chaire d'Anthropologie de la nature assume la direction du LAS depuis 2001. À ses côtés, **Frédéric Joulian**, **Brigitte**

Derlon et Dimitri Karadimas ont occupé successivement les fonctions de directeur adjoint.

Il arrive souvent lors des changements de dynastie que le nouveau roi veuille effacer les traces des souverains qui l'ont précédé afin de bâtir une légitimité qui s'appuie sur sa seule personne. J'avoue que cette idée m'a effleuré lorsque j'ai été nommé à la tête du Laboratoire d'anthropologie sociale. Non pas, bien sûr, que j'aie songé à renverser les statues de mes prédécesseurs : je les vénérerais moi-même. Mais une institution comme le LAS, fruit de la volonté d'un homme et résultat des choix opérés par ses successeurs, une institution composée au fil du temps selon les affinités scientifiques et personnelles des uns et des autres, avec ses particularismes, ses usages, ses domaines de recherche bien établis, bref un lieu si chargé d'histoire et de traditions contraignantes, cela paraissait un patrimoine bien écrasant à faire fructifier. Certes, je connaissais la maison dans chacun de ses détours puisque j'y avais fait toute ma carrière. Jeune étudiant en philosophie, et déjà attiré par l'anthropologie, j'allais y visiter Maurice Godelier dès 1972 pour lui parler de ma maîtrise dans une soupenette du bâtiment Chalgrin, avant de sauter le pas deux ans plus tard en m'inscrivant en thèse sous la direction de Claude Lévi-Strauss. Des entretiens qu'il m'accordait à cette époque, je me souviens surtout de l'effroi qui me saisissait avant d'entrer dans son grand bureau d'angle baigné par la lumière du nord, un effroi que son affabilité ne parvenait que très partiellement à dissiper et qui était sans doute moins aigu encore que celui que je ressentais au moment de solliciter un rendez-vous auprès de sa secrétaire. Car Evelyne Guedj, dont j'ai appris ensuite à apprécier la gentillesse, savait aussi tisser autour de Monsieur Lévi-Strauss – puisque c'est ainsi que nous l'appelions – un glacis de dissuasion fort efficace. J'ai eu tout le loisir depuis de mesurer combien cette fonction protectrice est nécessaire.

Quelques années passèrent, le plus souvent hors de France, et je ne retrouvai vraiment le laboratoire qu'au moment de soutenir ma thèse, en 1983. Je n'étais encore qu'un tout petit satellite du LAS où j'avais cependant le droit occasionnel de faire des photocopies. Toutefois, probablement parce que j'étais moi aussi passé par le dou-

ble rite initiatique d'un terrain lointain et d'un exposé au séminaire de Claude Lévi-Strauss, peut-être aussi parce que je participais déjà activement à la formation des étudiants à travers des charges de cours à l'EHESS, les membres du laboratoire se montraient fort aimables avec moi ; certains des plus prestigieux me donnaient même du 'tu', une familiarité qui me plongeait dans l'embarras car j'avais beaucoup de mal à leur rendre la pareille. En 1984, peu après avoir été élu maître de conférences à l'EHESS, je recevais un télégramme de Pierre Lamaison, alors directeur adjoint du laboratoire, me convoquant à l'assemblée générale : j'étais intronisé au LAS dont Françoise Héritier assumait depuis peu la direction. À vrai dire, je la connaissais à l'époque moins bien que d'autres membres du laboratoire avec qui je collaborais plus directement, aussi ai-je été fort surpris lorsqu'elle me demanda, trois ans plus tard, de la seconder comme directeur adjoint. Je ne sais quelles qualités elle avait su déceler en moi pour remplir cette mission, car j'étais à l'époque assez ignorant des réalités administratives et un peu réticent à exercer des fonctions d'autorité. M'initier aux côtés de Françoise Héritier aux divers rouages du fonctionnement d'un grand laboratoire fut pourtant une expérience aussi enrichissante sur le plan intellectuel que sur le plan personnel. Les tâches d'encadrement de la recherche sont certes dévoratrices de temps – et cela de façon croissante depuis quelques années – mais tous les savants que j'ai admirés, Claude Lévi-Strauss au premier chef, ont su que celles-ci formaient une part indispensable des devoirs qui leur incombent comme chercheur et comme citoyen. Sans compter que l'on peut difficilement rêver meilleur poste d'observation que celui de directeur adjoint pour faire l'ethnographie d'un laboratoire, même si celle-ci ne débouchera jamais sur une monographie, condamnée qu'elle est à demeurer enfouie dans la discrétion par le secret sacramentel de la fonction.

C'était donc en connaissance de cause que je pris la direction du LAS en 2001. J'avais le choix entre deux options : soit demander sa dissolution sous sa forme actuelle et reconstituer autour de ma chaire un autre laboratoire reflétant mieux mes orientations scientifiques, soit le conserver en l'état et lui imprimer au fil du temps de petites corrections de trajectoire afin

de le rendre plus conforme à mes aspirations. C'est la deuxième option que j'ai finalement retenue pour toute une série de raisons. En premier lieu, bien évidemment, parce que le projet général du laboratoire correspondait à mes vœux : un effort collectif pour élucider les propriétés formelles de la vie collective en s'appuyant sur l'ethnographie méticuleuse des réalités sociales les plus diverses ; le programme était original lorsque son inspirateur l'avait formulé et il le demeurait quarante ans plus tard même si, victime de son succès, il n'était désormais plus l'apanage exclusif du LAS. Ensuite, et comme Claude Lévi-Strauss lui-même l'avait souligné dans un autre contexte, les institutions sont des êtres fragiles qu'un excès de métamorphoses peut dénaturer et dont la disparition ne sera pas toujours comblée par un substitut remplissant aussi bien des fonctions analogues ; faire disparaître le LAS, c'était non seulement mettre fin à une histoire glorieuse, mais aussi courir le risque que son remplaçant ne soit pas à la hauteur des espérances que l'on plaçait en lui. Enfin, dans la science comme dans la vie, la diversité est gage de la créativité et de la capacité de se perpétuer ; un trop-plein de connivence, des habitudes de pensée trop facilement partagées, l'impression de se comprendre à demi-mot, tout cela offre sans doute l'assurance d'un travail efficace, mais porte aussi en germe l'affadissement, la routine et, à terme, la stérilité. Après tout, Claude Lévi-Strauss lui-même n'avait jamais imposé la moindre orthodoxie à ses collaborateurs et l'un des grands mérites du LAS était justement d'avoir permis la cohabitation de chercheurs qui, pour certains d'entre eux, étaient en totale opposition théorique et dont les débats, parfois rugueux, avaient grandement stimulé la discipline anthropologique. Avec le recul du temps, je ne regrette pas d'avoir fait le choix de reconduire le laboratoire tel qu'il était. Non seulement ai-je eu le plaisir d'y voir prospérer le domaine qui m'intéressait au premier chef, l'anthropologie de la nature, mais encore, avec la réactivité des organismes vigoureux, le LAS a aussi su développer des directions de recherche que l'on entrevoyait à peine il y a dix ans et qui y ont trouvé le bon terrain pour s'épanouir. Il est vrai que, dans l'intervalle, le modèle d'organisation du LAS s'est généralisé ; notre centre

est même à ranger maintenant parmi ceux de taille moyenne. On comprend que la tendance à l'accroissement des effectifs des unités de recherche relève de la part des instances de tutelle, le CNRS au premier chef, d'un désir de réaliser des économies d'échelle. Elle porte toutefois en germe un grave danger : on ne peut pas attendre d'un directeur qu'il soit à la fois un chercheur de réputation internationale, remplissant de ce fait un rôle d'animation scientifique indispensable à la vie du laboratoire, et un patron de PME dont, faute de personnel en nombre suffisant, une grande partie du temps est consacrée à des tâches bureaucratiques sans cesse plus lourdes. Les deux sont absolument incompatibles et c'est pourquoi l'on aura sans doute de plus en plus de difficultés à trouver des chercheurs réputés pour assumer des fonctions de direction si la course au gigantisme des laboratoires se poursuit. C'est en tout cas la raison pour laquelle il est souhaitable qu'un laboratoire comme le nôtre ne dépasse pas de beaucoup une cinquantaine de membres permanents : l'expérience montre que c'est la taille optimale pour que s'y perpétuent à la fois l'indépendance de chacun et les rapports chaleureux de bon voisinage nécessaires à l'existence d'un collectif.

Philippe Descola

Dès les débuts du LAS, la collaboration étroite entre la direction et la direction adjointe fut une constante, mais au cours des vingt-deux années que dura l'association de Claude Lévi-Strauss et de



Philippe Descola
© P. Imbert, Collège de France.

Isac Chiva, la politique et la gestion de la recherche ont changé. Les décisions administratives pouvaient, à leur époque, être prises au jour le jour :

« On discutait presque tous les matins de tous les problèmes financiers, scientifiques, techniques à résoudre. J'étais la courroie de transmission entre les ethnologues et Lévi-Strauss¹⁷. »

Aujourd'hui, l'administration de la recherche s'est alourdie. Aussi, depuis 1985, le directeur adjoint, toujours nommé par le directeur, l'est pour une durée de 4 ans et la répartition des tâches entre ces deux pôles de la direction s'est clarifiée et quelque peu formalisée, ainsi que l'expriment les deux derniers titulaires de la fonction :

Être directeur adjoint c'est jouer un rôle de « passeur » entre le directeur et les institutions de tutelle d'un côté, les chercheurs et les ITA¹⁸ du laboratoire de l'autre. Membre de droit de tous les comités internes (conseil de laboratoire, comité de gestion), on se doit d'aider à arbitrer du mieux possible les demandes de mission et de matériel informatique, tout en veillant aux besoins spécifiques de la bibliothèque ou des services communs. Mais c'est surtout auprès des ITA que nous nous sentons utiles : il est indispensable d'être à leur écoute et de tenter d'harmoniser, avec eux, leur pratique quotidienne en un ensemble acceptable par tous, alors que leurs tâches sont extrêmement diverses et différenciées.

Brigitte Derlon

Depuis janvier 2009, j'assume la charge de directeur adjoint, cela consiste en quelque sorte à suivre le laboratoire au jour le jour : les équipes, la gestion des relations avec les trois organismes de tutelle, les questions de personnels administratifs et techniques, la préparation des conseils de laboratoire, des comités de gestion et des assemblées générales ainsi que les orientations à prendre en matière de politique de la recherche... Ce sont là quelques-unes des responsabilités quotidiennes qui m'incombent, en coordination avec le directeur du laboratoire.

Être à ce poste m'a fait découvrir le laboratoire autrement : en premier lieu, j'ai pris conscience de la complexité administrative qu'impose l'appartenance à trois tutelles institutionnelles ; ensuite, j'ai pu évaluer la place que tiennent tous les ITA dans le fonctionnement du LAS et surtout mesurer combien la collaboration et la bonne volonté de chacun participent à l'élaboration d'une recherche de qualité. Ma fonction implique d'écouter les desiderata de chacun sans avoir toujours la latitude de pouvoir y répondre de façon satisfaisante.

Dimitri Karadimas

Au commencement, le laboratoire comptait 7 membres permanents (dont 5 chercheurs) à plein temps et 2 à mi-temps. Lors du départ en retraite de Claude Lévi-Strauss, en 1982, on y dénombrait 59 membres, dont 33 chercheurs statutaires. Durant ce laps de temps, le laboratoire fonctionna en démocratie directe par le truchement de l'assemblée générale de tous ses membres, réunie plusieurs fois l'an. Mais en 1983, en raison de l'augmentation des effectifs, le CNRS auquel le LAS était alors associé, imposa d'autres règles de gestion. Dès lors, furent mis en place, à côté de l'assemblée générale, convoquée deux fois l'an, un conseil de laboratoire de 15 membres, qui se réunit quatre fois l'an, et un comité de gestion composé de 7 membres, qui se tient à la demande. Ces deux dernières instances sont composées de membres élus et nommés parmi les chercheurs et les ITA. La durée de leur mandat est de quatre ans. Le directeur et son adjoint en sont membres de droit.

Aujourd'hui, le LAS compte 46 permanents, dont 33 chercheurs et 13 ITA. Cette stagnation du nombre des chercheurs et la diminution de celui des ITA s'expliquent par la politique de rigueur à laquelle est confrontée la recherche fondamentale. Pourtant ces personnels de gestion sont indispensables au bon fonctionnement de l'unité et de la science. Aux côtés de la direction et des chercheurs se déploient, en effet, des effectifs administratifs et techniques qui gèrent les services généraux, assurent l'édition des revues, conduisent et administrent le centre documentaire du LAS et, parfois, aident les cher-

17. I. Chiva, « Une communauté de solitaires : le Laboratoire d'anthropologie sociale », 2004.

18. Ingénieurs, Techniciens et personnels Administratifs.

cheurs dans le volet technique de leurs travaux. Au fil du temps, les titulaires des différents postes au sein de ces services ont changé : certains ont quitté l'institution, d'autres ont reçu une nouvelle affectation, mais nous devons ici rappeler le rôle indispensable qu'ils ont joué dans la bonne marche du laboratoire.

- **Secrétariat de la direction**

Sophie Bosser, au LAS depuis 2001

« Cela fait presque neuf ans que j'assume le secrétariat de la direction du LAS. Je ne souhaite pas m'attarder sur la description technique des tâches qui m'incombent, mais plutôt parler d'un point de vue personnel. À ce poste, j'ai la chance de côtoyer des personnes qui, à des qualités intellectuelles fortes, allient des qualités humaines rares. Le laboratoire est un microcosme particulier, parfois émouvant, parfois exaspérant, mais toujours vivant. J'assume des tâches administratives très diverses : environ 100 personnes y gravitent chaque année. En arrivant, je ne connaissais rien à l'anthropologie mais progressivement, les conférences des professeurs, les comptes rendus des chercheurs revenant de mission, les rapports d'activité m'ont fait découvrir cette discipline. Le secrétariat de ce laboratoire, ce n'est pas toujours reposant mais c'est souvent enrichissant ! »

Le secrétariat fut successivement assuré par Edma Lemay, Evelyne Guedj, Monique Chevallier-Schwartz, Françoise Marvaldi, Hélène Monot, Fatiha Djouada, Claudine Mochel et Hélène Lamy.

- **Administration générale**

Patricia Rigole, au LAS depuis 1994

« Être responsable de l'administration générale du LAS, c'est assumer en quelque sorte les tâches d'un « trésorier-payeur général » sans jouir naturellement des pouvoirs que ce statut comporte. En effet, je veille essentiellement à la bonne gestion financière et administrative de l'unité. Il m'incombe ainsi d'ordonnancer et de faire exécuter les diverses demandes de financement émanant tant de l'administration que des personnes dont les crédits sont gérés par le LAS. Or ces crédits proviennent à la fois de nos tu-

elles et d'institutions privées ou publiques qui ont chacune leurs propres règles de fonctionnement et leurs propres logiciels de gestion à respecter. C'est dire l'attention que demandent la préparation, l'exécution et le suivi de chaque acte financier. Ma participation de droit au comité de gestion et au conseil scientifique de l'unité me permet de mieux planifier et gérer l'ensemble de ces tâches. »

Occupèrent cette fonction Jeanine Kevonian, Florence Decaudaveine, Marcel Skrobek, Fanny Ricque, Bernard Schnakenbourg.

- **Gestion informatique**

Depuis la création du site Internet du LAS¹⁹, **Nicolas Govoroff** en est le webmestre.

Jérôme Lamarque, au LAS depuis 2002

« Adjoint technique à l'EHESS, j'ai été nommé au LAS comme gestionnaire du parc informatique. Cela signifie que je veille à la maintenance de toutes les "machines" de l'unité et intervins, auprès de tous les membres aux prises avec leur outil informatique. Les appels à l'aide sont nombreux et variés ! Je gère, avec Patricia Rigole et Sophie Bosser, le fichier Labintel qui recense l'ensemble des membres de l'unité et les étudiants des enseignants-chercheurs. »

- **Accueil**

Marie-Claudine Ah-Pet, au LAS depuis 2002

« En charge de l'accueil, je suis la première personne que découvrent les visiteurs en entrant au LAS, celle aussi devant laquelle passent, tous les matins, les membres du laboratoire présents. Aussi toutes les demandes d'informations convergent-elle vers moi. Cette connaissance très personnelle que j'ai acquise de la vie du LAS me permet, notamment, d'assurer au mieux la maintenance du matériel collectif nécessaire à la bonne marche de l'unité ».

À l'accueil du laboratoire, se sont auparavant succédé : Josiane Dossot, Malvina Knabel, Eva Kempinski, Sylvène Léon, Frédéric Jude, Jean-Baptiste Mouyanaga et Liliane Mellano.

| 19. <http://las.ehess.fr>

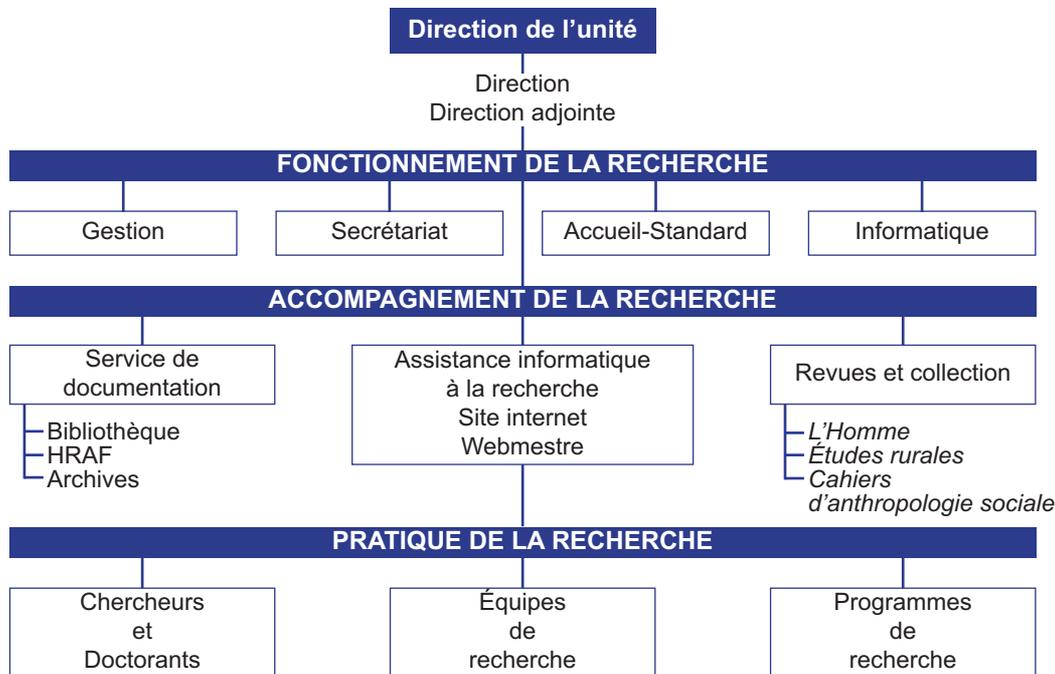
S'INSTITUTIONNALISER

Le LAS fut fondé sous l'égide conjointe du Collège de France et de la VI^e section de l'EPHE, devenue EHESS et à laquelle il fut d'abord rattaché principalement. En 1964, il est affilié au CNRS en tant que laboratoire associé n° 51, puis en tant que laboratoire propre sous le numéro 00681, enfin comme unité mixte de recherche successivement n° 16, puis 7130. En 2001, parce qu'il est dirigé par l'un de ses professeurs et hébergé dans ses murs, le LAS choisit le Collège de France comme premier établissement de rattachement. C'est donc de ces trois organismes – l'EHESS, le CNRS et le Collège de France –, ainsi que, par tradition, de la V^e section de l'EPHE, qu'il tient son personnel et reçoit l'essentiel de ses ressources budgétaires.

Toutefois, la direction déploie de gros efforts, depuis plusieurs années, pour obtenir des aides contractuelles auprès d'établissements, d'institutions ou de fondations, publics ou privés, aux fins de financer des recherches de terrain, poursuivre des études coûteuses en préparation des données par des moyens informatiques, mais aussi pour mener à bien des travaux d'in-

térêt général dans le cadre de la documentation bibliographique ou archivistique. Les Fondations Fyssen, Hugot, Thyssen, Wenner-Gren, mais aussi l'INSERM, furent souvent sollicités. De même, de plus en plus fréquemment, les chercheurs du LAS répondent collectivement ou individuellement aux propositions de recherches qui émanent, entre autres, de la Mission du Patrimoine ethnologique, du Ministère de la Culture, de celui de l'Environnement ou encore du Ministère des Relations extérieures. Si bien que le LAS anime plusieurs réseaux financés de recherche, français et internationaux (GDR – GDRI)²⁰, et bénéficie également de conventions et contrats de recherche obtenus après sélection sur appel d'offres (ACI, ANR)²¹. Tous ces financements réunis représentent environ 36 % des ressources de l'unité, ce qui est appréciable. Mais pour autant, ces moyens financiers complémentaires trop souvent orientés vers la demande sociale, l'intervention pratique, ne correspondent pas nécessairement aux ambitions d'une recherche fondamentale de qualité : des dotations budgétaires directes et dont l'institution peut disposer à sa guise sont indispensables pour que celle-ci progresse et remplisse son rôle de diffusion des connaissances. ■

ORGANIGRAMME DU LAS



20. GDR : Groupe de Recherche, GDRI : Groupe de Recherche Internationale.

21. ACI : Action Coordonnée Incitative, ANR : Agence Nationale de la Recherche.

|| ACCUEILLIR, FORMER, ÉCHANGER

ACCUEILLIR

La souplesse de fonctionnement du LAS et son ouverture tout à la fois disciplinaire, thématique et géographique lui ont permis d'accueillir à titre temporaire des chercheurs étrangers, mais aussi des équipes de recherche. Le Groupe de sémio-linguistique, dirigé par **Algirdas Julien Greimas** et **Christian Metz**, également composé de **Hans Dietschy**, **Oswald Ducrot** et **Gérard Genette**, fut ainsi associé au LAS de 1969 à 1972, de même que le Groupe de sociologie rurale, formé par **Placide Rambaud** et **Monique Vincienne**, de 1970 à 1973. Ces groupes deviendront ensuite des formations autonomes.

Quant aux collègues étrangers invités au LAS, ils sont extrêmement nombreux, tant la collaboration avec des institutions scientifiques d'autres pays est poursuivie avec constance. Pour mémoire, mentionnons quelques-unes de ces personnalités avec lesquelles des relations scientifiques perdurent à ce jour et dont certaines, au demeurant, sont « membres correspondants » du laboratoire :

- Selim Abou - Université Saint-Joseph de Beyrouth
- Michael Alpers - Papua New Guinea Institute of Medical Research
- Klaus Beitzl - Österreichisches Museum für Volkskunde, Vienne
- Bernardo Bernardi - Université de Rome « La Sapienza »
- Cai Hua - Université de Pékin
- Manuela Carneiro da Cunha - Université de São Paulo
- Janet Carsten - Université de Cambridge
- Chantal Collard - Université Concordia, Montréal
- Victor Crapanzano - Université Harvard
- Salvatore D'Onofrio - Université de Palerme
- Richard Fardon - School of Oriental and African Studies
- Carlos Fausto - Universidade Federal de Rio de Janeiro
- Gillian Gillison - Université de Toronto
- Robert Glasse - Queens College, New-York
- Jack Goody - St Johns College, Cambridge
- Caroline Humphrey - Université de Cambridge
- Utz Jeggle - Université de Tübingen
- Junzo Kawada - Université Tokyo Gaikokugo
- Roger Keesing - Université de Camberra
- James Laidlaw - Université de Cambridge
- Eleanor Leacock - City College of New York
- John Leavitt - Université de Montréal

- Adam Kuper - Université Brunel
- Pierre Maranda - Université Laval
- Sidney Mintz - Université Yale
- Henrietta Moore - Université de Cambridge
- Emiko Ohnuki-Tierney - Université du Wisconsin
- Richard S. Price - College of William and Mary
- Luc Racine - Université de Montréal
- Francesco Remotti - Université de Turin
- Marshall Sahlins - Université de Chicago
- Laurette Séjourné - Institut national d'anthropologie et d'histoire du Mexique
- Peter Skalnik - Université de Cape-Town
- Paul Stoller - West Chester University of Pennsylvania
- Eduardo Viveiros de Castro - Université fédérale de Rio de Janeiro
- Tom Zuidema - Université de l'Illinois.

Toutefois, l'une des principales vocations du LAS demeure l'accueil des étudiants inscrits en master ou en thèse auprès des membres enseignants-chercheurs. Les doctorants ont, de ce fait, accès à l'ensemble des structures didactiques et pédagogiques du laboratoire, participent aux travaux des équipes de recherche et bénéficient, quand le budget du laboratoire l'autorise, de crédits de mission leur permettant d'aller sur le « terrain » recueillir les matériaux indispensables à leurs futurs travaux. Actuellement le LAS compte plus de 150 doctorants inscrits auprès des enseignants-chercheurs de l'unité.



Convivialité au LAS :
photomontage réalisé par Frédéric Jude en 1988.

FORMER

L'enseignement et la formation ont toujours constitué un point fort du LAS. Dans un article donné en 1965 à la *Revue de l'enseignement supérieur*, Claude Lévi-Strauss évoquera, entre autres raisons qui l'ont conduit à former son projet de laboratoire, l'absence de tout enseignement coordonné d'anthropologie sociale.

À l'origine, un constat principal : la croissance substantielle, dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, du nombre d'enseignements et de recherches d'ethnologie, développement positif, mais qui s'est fait dans des conditions anarchiques, en raison notamment d'une « *structure universitaire rebelle par sa rigidité à l'admission de jeunes disciplines* ».

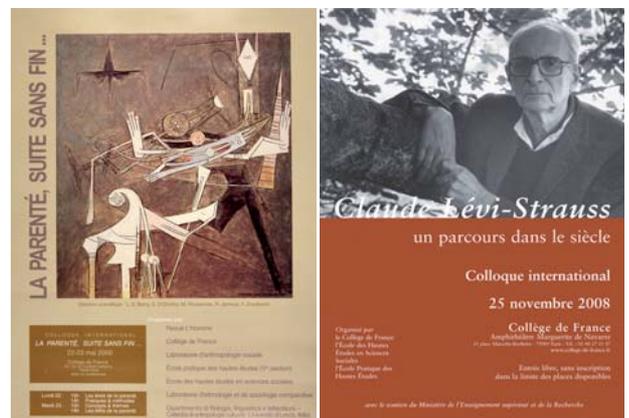
Cette situation n'évoluera guère pendant de nombreuses années ; elle conduira assez vite le laboratoire, toujours dans l'épure du projet formé par Claude Lévi-Strauss, à créer, dans le cadre et avec les moyens matériels de la VI^e section de l'École pratique des hautes études, un enseignement de formation à la recherche pour les futurs ethnologues : on leur proposait des enseignements et des séminaires d'histoire des concepts de l'anthropologie sociale, des notions analytiques ainsi que la pratique de l'enquête. Ce cycle, créé en 1962, s'intégrera, à partir de 1965, à un ensemble plus vaste de formation à la recherche en sciences sociales dépendant de la VI^e section de l'EPHE et qui préfigurerait la création des DEA (diplômes d'études approfondies) généralisés par la suite dans les universités. Parallèlement, sur le même modèle, Isac Chiva²² organisera, en novembre 1965, un enseignement de préparation à la recherche en ethnologie et sociologie des campagnes. Ces cycles de formation, confiés à des collègues dont la majorité n'était pas rattachée statutairement au laboratoire, illustrent le double but que se donnait ce dernier : servir l'ensemble de la communauté scientifique et permettre, grâce aux règles souples de fonctionnement des grands établissements d'enseignement supérieur, à de jeunes chercheurs venus d'autres disciplines d'acquiescer sur le tard une formation universitaire en anthropologie sociale et d'accéder ainsi directement au nouveau doctorat dit « de troisième cycle ».

Ces cycles d'enseignement inaugurés par le LAS ont perduré jusqu'à la mise en place, à l'EHESS, d'un « master » en ethnologie et anthropologie sociale en 2004.

Par ailleurs, les chercheurs du LAS participent activement à l'enseignement : directions d'études et de recherches par les enseignants-chercheurs de l'EHESS, du Collège de France et par les chercheurs habilités du CNRS, tutorat, soutien logistique aux étudiants partant en mission, accueil et mise à disposition des structures du laboratoire ont toujours fait partie intégrante de la politique suivie. Les séminaires internes des équipes du laboratoire sont des lieux d'accueil naturels pour les quelque cent cinquante étudiants préparant des thèses au LAS, de même que les enseignements réguliers d'équipes, hébergés à l'EHESS, et les ateliers de lecture organisés par le laboratoire à l'intention des étudiants.

ÉCHANGER

Le LAS s'est toujours efforcé d'ouvrir des relations nouvelles avec des institutions et collègues étrangers (Allemagne, Italie, Japon, Israël, Mexique, Brésil...) tout en renforçant des liens plus traditionnels (Angleterre, Pays-Bas, Canada, États-Unis), et cela de diverses manières : invitation et accueil de chercheurs associés qui donnent des conférences et tiennent des séminaires de recherche ; associations contractuelles pour mener à bien une œuvre commune sur un thème précis, comme ce fut le cas avec l'Université Laval (Québec)



Affiches des colloques *La parenté, suite sans fin...*, 2000, et *Claude Lévi-Strauss, un parcours dans le siècle*, 2008.

22. Cf. I. Chiva, *La Lettre du Collège de France* n° 8, 2003, p. 36.

ou l'École française de Rome (Italie) ; participation individuelle des chercheurs à de multiples colloques, séminaires, tables rondes ou congrès et voyages d'études.

On mentionnera enfin l'organisation de rencontres internationales suscitées par le LAS, en partenariat avec d'autres institutions. Citons, par exemple, l'une des toutes premières : le colloque sur *Les moyens de recherche en anthropologie comparée*, tenu à Paris, du 19 au 22 septembre 1966, en collaboration avec le Conseil international des Sciences sociales et la Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research. Ou parmi les plus récentes : *La parenté, suite sans fin...*, colloque international, organisé les 22 et 23 mai 2000 au Collège de France par le LAS, l'EPHE, l'EHESS, le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Nanterre) et l'Université de Lecce (Italie), et, tout dernièrement, *Claude Lévi-Strauss, un parcours dans le siècle*, colloque international, qui s'est également tenu place Marcelin-Berthelot, dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre, le 25 novembre 2008, à l'initiative du Collège de France, de l'EHESS, de l'EPHE et du LAS.

Les équipes du LAS, outre les séminaires internes qu'elles tiennent régulièrement et les colloques auxquels leurs membres participent, prennent aussi en charge, sous l'égide du laboratoire, l'organisation annuelle ou biannuelle de journées d'études et d'ateliers de travail ouverts à tous. Par l'auditoire important qu'elles attirent et le nombre de collègues étrangers qui y participent, ces expressions publiques de l'activité collective de l'unité contribuent à assurer à celle-ci une bonne visibilité scientifique, d'autant que certaines de ces journées font maintenant l'objet de publications réunies dans une collection, créée exclusivement à cette fin en 2005. Toutefois, même avant cela, nombre d'ouvrages avaient été édités au terme d'un travail commun, engagé par les équipes ou mené dans les séminaires des professeurs ou des chercheurs. Ces publications, trop nombreuses pour être répertoriées ici, contribuent à renforcer la notoriété que notre unité s'est acquise tant en France qu'à l'étranger. ■



Réunion pour les 80 ans de Claude Lévi-Strauss (1988)

1^{er} rang, de gauche à droite : Marie-Elisabeth Handman, Malvina Knabel, Marie-Claire Beauregardt, Marguerite Dupire, Nicole Belmont, Evelyn Guedj, Claude Lévi-Strauss, Françoise Héritier, Yves Laporte, Marion Selz, Isaac Chiva, Jean-François Gossiaux, Danielle Dahou, Sylvène Léon, Nicole-Claude Mathieu.

2^e rang, de gauche à droite : Françoise Marvaldi, Michel Izard, Catherine Duby, Monique Jeudy-Ballini, Hans Dietschy, Monique Lévi-Strauss, Laurent Lévi-Strauss, Nicole Bernageau, Frédéric Jude, Jean Pouillon, Emmanuel Désveaux, Julia Sissa, Marc Abélès, Claude Tardits, Michel Perrin.

3^e rang, de gauche à droite : Matthieu Lévi-Strauss, Rupert Hasterok; Pierre Bonte, Philippe Descola, Nicole Chatelon, Jacqueline Duvernay, Franck Zal, Carlo Severi, David Rigoulet-Roze, Gérard Lenclud, Eva Kempinski.

Au fond, de gauche à droite : Ariane Deluz, Utz Jeggle, Claudine Mochel, Marion Abélès, Marcel Skrobek, Elisabeth Copet-Rougier, Marie-Claude Pingaud, Patrice Bidou, Marie Mauzé, Monique Chevallier-Schwartz, Françoise Zonabend, Pierre Lamaison, Serge Tcherkézoff.
© Collège de France.

DES RECHERCHES, DES THÈMES, DES LIEUX

« L'ensemble des coutumes d'un peuple est toujours marqué par un style ; elles forment des systèmes. Je suis persuadé que ces systèmes n'existent pas en nombre illimité, et que les sociétés humaines comme les individus – dans leurs jeux, leurs rêves ou leurs délires – ne créent jamais de façon absolue, mais se bornent à choisir certaines combinaisons dans un répertoire idéal qu'il serait possible de reconstituer.

En faisant l'inventaire de toutes les coutumes observées, de toutes celles imaginées dans les mythes, celles aussi évoquées dans les jeux des enfants et des adultes, les rêves des individus sains ou malades et les conduites psycho-pathologiques, on parviendrait à dresser une sorte de tableau périodique comme celui des éléments chimiques, où toutes les coutumes réelles ou simplement possibles apparaîtraient groupées en familles, et où nous n'aurions plus qu'à reconnaître celles que les sociétés ont effectivement adoptées. »

C. Lévi-Strauss²³

DES CHERCHEURS

Dans l'esprit de son fondateur, Claude Lévi-Strauss, la création du LAS, nous l'avons noté, répondait à la nécessité de mettre sur pied un centre de recherches en anthropologie sociale dont la finalité ne serait pas l'étude d'une région géographique particulière ou d'un domaine thématique étroitement défini, mais qui réunirait dans une collaboration constante des chercheurs spécialistes d'aires culturelles différentes et s'attachant à explorer des champs de recherches diversifiés. Cette idée forte, obstinément poursuivie au long des décennies, explique la diversité des travaux menés au LAS.

Cette variété des domaines explorés apparaît nettement à la lecture des quelque soixante-dix « notices scientifiques » de chercheurs – ils sont environ quatre-vingts à être passés dans l'unité²⁴ – résumant les grandes orientations thématiques et géographiques des travaux accomplis dans le cadre du LAS. Certes, on constate que la spécialisation des chercheurs est quelque peu infléchie par les orientations scientifiques des différents directeurs et les affinités qu'ils ont personnellement tissées avec tel ou tel domaine ou région de recherche. Pour autant et de tout temps, les lieux et les thèmes d'études restent variés. Si bien que le LAS offre, depuis toujours, une triple originalité. Tout d'abord, il

rassemble en son sein des chercheurs qui sont, pour les uns, tournés davantage vers la réflexion théorique, pour les autres, vers la pratique du terrain, de sorte que, par ce voisinage, tous sont sensibilisés aux deux aspects de la recherche. En second lieu, le laboratoire permet à des scientifiques travaillant dans les régions du monde les plus diverses – Europe, Afrique, Amérique du Nord et du Sud, Océanie ... – de confronter leurs résultats sans jamais s'enfermer dans le cercle étroit d'une spécialité ou d'une problématique locale, au point que plusieurs d'entre eux ont, du reste, ressenti le besoin d'élargir leur horizon géographique en diversifiant leurs terrains d'enquête – Afrique du Nord et Venezuela, Afrique noire et Europe, Antilles et Europe, Côte d'Ivoire et Colombie... –, voire d'orienter différemment leurs choix d'objets à étudier. Enfin, le laboratoire n'a jamais dissocié, et c'est là sa troisième originalité, que nous avons déjà soulignée, l'étude des sociétés dites « sans écriture » de celle des sociétés complexes, à commencer par la nôtre.

Au sein du LAS, chaque chercheur poursuit en pleine indépendance un travail dont il est le seul maître. Quant aux centres d'intérêt thématiques, ils couvrent depuis les débuts du LAS, et encore aujourd'hui, les grands domaines classiques de la discipline : anthropologie de la parenté, anthro-

23. *Tristes tropiques*, 1976, p. 203.

24. Outre les chercheurs répertoriés ci-après, ont été ou sont encore membres du LAS : Édouard CONTE, Frédéric JOULIAN, Gérard LENCLUD, Jacques LIZOT, Enric PORQUERES i GENÉ, Wiktor STOCZKOWSKI et Tassadit YACINE.



pologie économique, anthropologie des systèmes symboliques, épistémologie et histoire de la discipline... Toutefois, ils se sont ouverts, au fil du temps, à de nouveaux objets – anthropologie des émotions, anthropologie du risque, anthropologie de la nature, nouveaux modes de fabrication de la parenté... – et ont expérimenté, pour ce faire, des problématiques novatrices, à la croisée de plusieurs disciplines : anthropologie et psychanalyse, sciences cognitives, anthropologie et linguistique, biologie ou droit...

Autre caractéristique du LAS : les catégorisations statutaires de ses membres n'ont rien de figé. Un ITA peut, s'il le souhaite, accomplir ses propres recherches de terrain et publier ses travaux. Certains membres de l'unité sont, au demeurant, passés de ce statut à celui de chercheur.

NOTICES SCIENTIFIQUES²⁵

Les recherches de **Klaus Hamberger** (EHESS), entré au LAS en 2009, portent sur l'espace social. Partant du concept général d'espace compris comme système de perspectives, il cherche à explorer les structures spatiales de l'expérience sociale à travers l'architecture domestique, la morphologie résidentielle, les réseaux des migrations, les systèmes de parenté ou encore les intrigues des récits. Ces recherches s'inscrivent dans un projet comparatif transculturel, tout en s'appuyant sur un travail de terrain continu en Afrique de l'Ouest (pays ouatchi, Togo méridional).

Le travail d'**Aïda Kanafani-Zahar** (CNRS), entrée au LAS en 2009, porte sur l'anthropologie du corps

et de l'alimentation (Émirats Arabes Unis, Liban). La mémoire de la guerre civile libanaise (1975-1990) abordée par l'analyse du processus de « réconciliation » mis en place par l'État dans les régions du Mont Liban, théâtre de massacres, et les tentatives d'instaurer une sécularisation institutionnelle par le biais du mariage civil, constituent ses principaux axes de réflexion.

Perig Pitrou a appartenu au LAS comme ATER, en 2009-2010. À partir d'une enquête ethnographique menée parmi les Mixé de la Sierra Norte de Oaxaca au Mexique, l'objectif de son doctorat était d'élaborer un modèle global permettant d'expliquer les raisons de l'efficacité de l'opération sacrificielle dans des contextes aussi divers que l'agriculture, la médecine ou la politique. S'appuyant sur l'analyse de ces pratiques rituelles, ses recherches portent actuellement, d'une part sur les représentations des processus vitaux et, d'autre part, sur les modalités de l'exercice des justices coutumières dans les populations amérindiennes.

Florence Brunois (CNRS) entre au LAS en 2008. Elle y poursuit des recherches en anthropologie de la nature, dans la perspective d'étendre le champ

Illustrations :

gauche : Fantasia royale à Banyo, Cameroun, 1993. © L. Barry.

centre : Un groupe de Moose, Burkina Faso, 1957. © M. Izard.

droite : L'enfant berbère, jusqu'à la fin de l'allaitement, est considéré comme inapte à tout enseignement. Afin d'éviter qu'il ne sème la pagaille dans l'espace domestique, il est attaché, une partie de la journée, à une souche d'arbre, appelée « piquet d'âne ». Maroc, 2002. © R. Simenel.

25. Les notices des chercheurs sont classées par ordre d'entrée au sein de l'unité, en partant des derniers intégrés pour aboutir au fondateur du LAS.



de la réflexion anthropologique à l'ensemble des existants liés aux hommes, soit les animaux, les plantes, les esprits et les artefacts. Son terrain de prédilection se situe dans la forêt tropicale de Nouvelle-Guinée, auprès de la tribu kasua.

Michèle Fiéloux (CNRS) – entrée au LAS en 2008 – développe une recherche comparative (Burkina Faso et Madagascar) sur les modalités anciennes et contemporaines d'expression de la personne, qu'elles s'opèrent sur un mode verbal ou non verbal, direct ou médiatisé. Cette approche est menée à partir de différentes entrées : le biographique, la possession, les registres de communication et l'invention du contemporain ; les rituels funéraires et la fabrication collective de l'image du défunt ; le façonnage des autels lignagers, interface avec le monde invisible et mise en récit d'un parcours personnel ; la notion de dédoublement ; l'expression des affects et le genre. Ce travail est lié à une démarche méthodologique et théorique concernant l'utilisation de l'image comme outil, objet, écriture, dans la recherche anthropologique.

Pierre Déléage (CNRS) est membre du LAS depuis 2008. Ses premières enquêtes, combinant linguistique et anthropologie cognitive, lui ont permis de décrire l'apprentissage et l'épistémologie des chants rituels d'une société d'Amazonie péruvienne, les Sharanahua. Il s'est ensuite intéressé aux phéno-

mènes de stabilisation, de distribution et de propagation des discours rituels en s'attachant plus particulièrement aux modalités d'inscription des discours : ces techniques pictographiques, scripturaires ou cryptographiques participèrent, au cours du dernier demi-millénaire, à la réélaboration des traditions de nombreux peuples amérindiens. Ses recherches actuelles prennent pour point de départ une série d'ouvrages dans lesquels des auteurs amérindiens se sont approprié une langue étrangère afin de présenter une version écrite de leurs discours traditionnels.

Romain Simenel, ATER au LAS en 2008-2009, a développé un projet de recherche sur les modes d'apprentissage de la langue berbère dans les sociétés sylvo-agro-pastorales du Sud-Ouest du Maroc. Sa démarche épistémologique a consisté à confronter la conception que les adultes ont de la transmission de la langue à la réponse comportementale et pratique des enfants, dans leur acquisition du langage, ceci afin de dépasser la question de la socialisation.

Cédric Yvinec, durant l'année qu'il a passée comme ATER au LAS (2007-2008), a mené des recherches de terrain chez les Indiens Suruí du Rondônia (Brésil, Amazonie). Celles-ci portaient principalement sur les fêtes de boisson, le chamanisme, la mythologie et les conceptions de la personne. À partir de ces matériaux, il a élaboré une monographie tentant d'éclairer les formes de vie sociale et symbolique de cette petite société encore peu connue.

Emmanuel de Vienne a consacré l'année passée au LAS comme ATER (2006-2007) à sa thèse sur la maladie et le chamanisme chez les Trumai du

Illustrations :

gauche : La foire aux agneaux de l'Aïd el-Kebir, à Timahdite, Maroc, 2010. © A.-M. Brisebarre.

centre : Départ à la chasse à Pana, Burkina Faso, 1958. © F. Héritier.

droite : Église et mosquée dans le centre de Beyrouth, Liban, 2006.

© A. Kanafani-Zahar.

Mato Grosso, au Brésil. Dans l'ensemble régional du Haut-Xingu, qui rassemble dans une même « société » dix groupes de langues différentes, les Trumai occupent une place singulière : plus affectés que d'autres par les conflits interethniques, ils se caractérisent aujourd'hui par un fort éclatement géographique et politique et par ce qu'ils qualifient eux-mêmes de « perte de la culture ». Il s'est attaché à restituer les dynamiques historiques et interethniques qui concourent à ces définitions problématiques de la *cultura* et du groupe trumai.

Vincent Hirtzel, ATER en 2004-2005, a conduit ses recherches de terrain parmi les Yurakaré, au pied des premiers contreforts des Andes boliviennes, traitant de la question du rapport à soi dans cette société amazonienne. À cette fin, il a entrecroisé l'étude de différents domaines : la mythologie, l'histoire, le rituel, la parenté et la conception de la personne.

Au travers d'une analyse d'un processus cognitif humain, l'anthropomorphisme et son incidence sur l'organisation et la transmission des savoirs, les recherches de **Dimitri Karadimas** (CNRS, entré au LAS en 2004) ont trait à l'anthropologie du corps et à la perception de l'environnement, et portent une attention particulière à la place de l'image dans ces constructions. Sa spécialisation ethnologique concerne les sociétés indiennes du Nord-Ouest amazonien et des Andes. Il entreprend depuis peu une recherche sur l'iconographie de l'art sacré en Europe.

Julien Bonhomme, ATER au LAS de 2003 à 2004, y a achevé sa thèse de doctorat. Celle-ci porte sur le parcours rituel de la société initiatique de devins-guérisseurs originaires du Sud Gabon. Ses recherches se sont focalisées sur les configurations d'interaction et d'énonciation manipulées lors du parcours rituel : franchissement des étapes initiatiques, transmission d'un savoir secret, maîtrise de la parole divinatoire, acquisition d'objets rituels.

Stéphane Breton (EHESS) est membre du LAS depuis 2003. Il a effectué des recherches de terrain chez les Wodani de Papouasie occidentale (partie indonésienne de la Nouvelle-Guinée). Ses travaux menés au LAS ont concerné : 1) L'ethnographie des Wodani, y compris la description de leur langue, ainsi que la monnaie de coquillage, les compensa-

tions de meurtre et de mariage, la sorcellerie, les cultes millénaristes. 2) La distinction de sexe en Nouvelle-Guinée. 3) L'échange et la monnaie dans un sens plus général. 4) La muséographie, avec des expositions au musée du quai Branly. 5) La théorie du cinéma. 6) La réalisation de plusieurs films documentaires en Nouvelle-Guinée et au Kirghizstan, à Paris, au Nouveau Mexique, au Népal. 7) La direction d'une collection de films documentaires.

Brigitte Derlon, recrutée à l'EHESS, est entrée au LAS en 2002. Spécialiste de l'anthropologie de l'art, elle a enquêté sur les sculptures rituelles *malanggan* de l'île de Nouvelle-Irlande, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, avant de travailler en France sur les processus de réappropriation des œuvres par les collectionneurs d'art primitif, puis par les copistes des musées français.

Frédéric Louchart, ATER au LAS de 2002 à 2003, a effectué une mission d'étude au Kalimantan, partie indonésienne de Bornéo. Ce terrain portait sur les relations entre primates, humains et non-humains, dans un centre de réintroduction des espèces animales. Il s'est attaché, plus particulièrement, à l'étude des orangs-outans, aux problèmes des interactions homme-animal, ainsi qu'à « la production d'une pureté animale artificielle ».

Marika Moisseeff (CNRS), ethnologue et psychiatre, est membre du LAS depuis 2002. Elle se consacre à l'étude comparative des représentations de la sexualité et de la procréation : une perspective qui l'a conduite à travailler sur les rites d'initiation et de fertilité et les objets culturels dans diverses sociétés dites exotiques et, plus récemment, sur la science-fiction en tant que mythologie occidentale contemporaine. Elle travaille conjointement sur les modalités de construction identitaire des Aborigènes australiens, à partir des données de son terrain, situé en Australie du Sud.

Alexandre Surrallés, américaniste, a intégré le LAS en 2001, dès son recrutement au CNRS. Ses travaux tentent d'apporter un nouvel éclairage sur les expressions culturelles de l'intériorité, la relation entre la perception des sensations et les facultés de l'esprit ainsi que sur l'espace de l'intentionnalité, l'affectivité et la corporéité. Ils sont centrés principalement sur une société de Haute Amazonie. Il

s'est également intéressé à l'histoire de la constitution d'un discours anthropologique de la personne à partir de l'analyse de la lexicographie coloniale des langues amérindiennes.

Noëlie Vialles (Collège de France), membre du LAS depuis 2001, partage sa recherche entre l'étude de l'alimentation carnée et celle des relations entre humains et animaux. Dans la continuité d'une ethnographie de la transformation des animaux en viandes dans les abattoirs, elle s'intéresse aux attitudes contrastées à l'égard des nourritures d'origine animale, pour en mettre en lumière les présupposés, tacites ou déclarés, élaborés en doctrines ou silencieusement actifs dans les pratiques.

Corinne Fortier (CNRS) est entrée au LAS en 2000. Elle mène des recherches sur les thématiques du corps, de la sexualité, du genre et de la parenté. Ses travaux ont tout d'abord concerné la société maure de Mauritanie et l'islam sunnite. Elle a ensuite entrepris un travail comparatif sur un autre terrain musulman, l'Égypte. Elle a aussi élargi ses recherches aux questions très contemporaines des procréations médicalement assistées aussi bien en France que dans les pays musulmans, et de la transidentité en France, au Québec et en Italie.

Clarisse Herrenschmidt (CNRS), entrée au LAS en 1999, fait partie d'une lignée d'antiquistes qui a rallié l'anthropologie. Elle travaille, d'une part sur la société iranienne antique – en particulier sur le mariage « dans un degré très rapproché » qui s'y pratiqua –, d'autre part sur l'anthropologie de l'écriture, en prenant spécifiquement en compte les relations entre mythes et signes écrits.

France-Marie Renard-Casevitz (CNRS), américaniste, est entrée au LAS en 1999. Ses premiers travaux portaient sur les Arawak établis en Amazonie péruvienne. Elle se consacra ensuite à l'anthropologie culturelle, sociale et politique de composantes de cet ensemble (Ashaninka, Matsigenka), comme à d'autres sociétés arawak, notamment bolivienne, analysant les complexités du global et les effets de l'histoire dans des régions limitrophes des seigneuries andines, de l'empire inca, puis de la colonisation espagnole.

Nicolas Govoroff est entré au LAS en 1997, puis au CNRS en 2000. Outre sa participation aux tra-

voux des équipes de l'unité, il mène ses propres recherches sur les représentations liées aux rapports hommes-animaux, en particulier à travers l'analyse des pratiques techniques permettant la capture de ces derniers. Ses terrains d'enquête se situent en France (Sud-Est et Sud-Ouest) et en pays koulango, au Nord-Est de la Côte d'Ivoire.

Laurent Barry (CNRS, puis EHESS) est entré au LAS en 1997. Après un terrain chez les Peuls du Cameroun (Afrique de l'Ouest), ses recherches s'inscrivent actuellement le long de deux axes principaux. Le premier porte sur l'anthropologie de la parenté et vise à englober dans une théorie unique tous les types de systèmes d'alliance recensés par les anthropologues. Le second, celui de l'anthropologie de la sexualité, vise à restituer à ce concept toute sa complexité sociologique et culturelle.

Anne-Marie Brisebarre, entrée au LAS en 1997, dans le cadre du CNRS, s'intéresse aux interactions entre le social et le biologique, en particulier aux relations entre les sociétés humaines et leurs animaux domestiques, en France, au Maghreb et en Afrique de l'Ouest (élevage et transhumance, place des animaux dans les rituels, abattage et consommation de viande...).

Évelyne Larguèche est entrée au LAS en 1997, dans le cadre du CNRS, aux fins d'analyser le phénomène de l'injure, principalement dans les sociétés musulmanes. Retraitée depuis juin 2006, elle poursuit sur ce même thème des recherches dans la société française contemporaine.

Alain Testart, entré au LAS en 1997, a mené des recherches en anthropologie comparative, surtout sur l'organisation sociale et les institutions. Sur ce thème général, il a dirigé l'équipe « anthropologie comparative des institutions » autour d'un séminaire qui a pris successivement comme axe de travail les prestations matrimoniales, l'esclavage et les pratiques funéraires. Il travaille couramment avec des archéologues préhistoriens sur les questions d'interprétation des données archéologiques.

Olinda Celestino (CNRS) appartient au LAS de 1996 à 2003, année de son décès. Ses recherches tout à la fois historiques, menées à partir de corpus d'archives, et ethnographiques, sur le terrain, ont



porté sur les sociétés indiennes du Guatemala, du Pérou et d'Argentine.

Bernard Juillerat (CNRS), entré au LAS en 1996, y mena des recherches jusqu'à son décès, en 2006. Océaniste, spécialiste des Yafar de Papouasie-Nouvelle-Guinée, il en analysa la vie économique, sociale et rituelle. L'originalité de ses travaux tient au fait qu'il poursuivit, dans un même élan, une réflexion inspirée par la psychanalyse freudienne et l'analyse d'une documentation ethnographique de premier plan.

Spécialiste de l'Inde, **Francis Zimmermann** (EHESS) fut membre du LAS de 1992 à 2000. Il s'est attaché à analyser les grandes théories forgées dans le domaine de la parenté et leurs récentes mutations. Il a aussi travaillé sur la question de l'utilité et de l'universalité des traditions thérapeutiques savantes de l'Inde, de la Chine ou des pays d'islam.

Barbara Glowczewski est entrée au LAS comme chercheur CNRS, en 1991. Ses recherches portent sur la pensée réticulaire (mythes, rites, art, création onirique) et les transformations sociales, culturelles et politiques des Aborigènes d'Australie du désert (Lajamanu) et sur les côtes Nord de l'océan Indien (Broome) et du Pacifique (Palm Island). Ses travaux en anthropologie de la perception l'amènent à interroger l'écart entre la représentation médiatique des différences supposées ethniques et la démarche d'autoreprésentation citoyenne - notamment sur Internet, le Web ainsi que par l'art - des populations autochtones ou traitées en subalternes par les processus coloniaux ou postcoloniaux.

Chercheur au CNRS et membre du LAS depuis 1990, **Monique Judy-Ballini** a effectué plusieurs



séjours en Papouasie-Nouvelle-Guinée, où elle a notamment étudié les pratiques rituelles et le système d'échanges des Sulka de Nouvelle-Bretagne. En France, elle a mené des enquêtes ethnographiques dans l'industrie du luxe et dans le milieu des collectionneurs d'art primitif. Ses recherches actuelles portent sur l'anthropologie de la relation esthétique dans le contexte occidental contemporain.

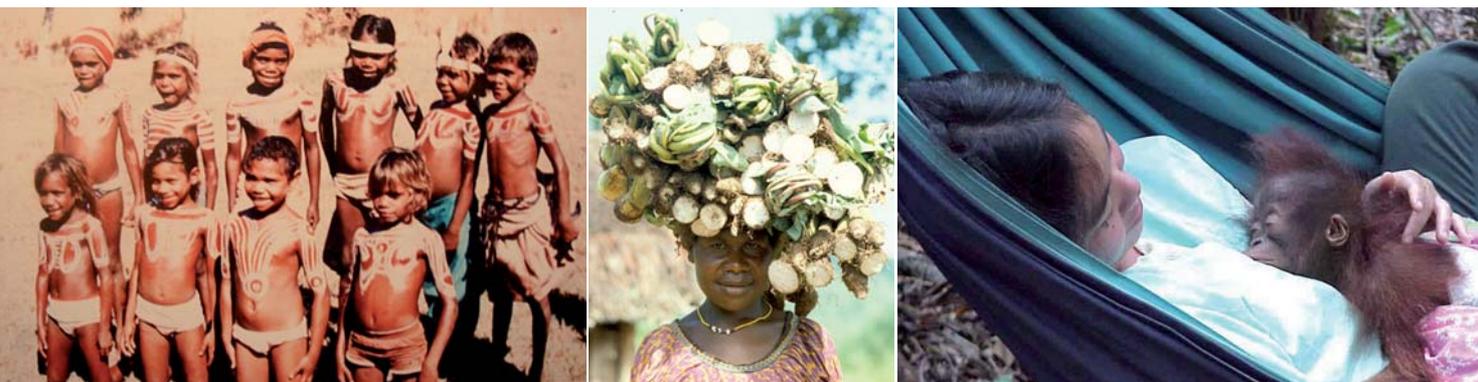
Marie Mauzé (CNRS), américaniste, membre du LAS depuis 1986, a effectué de nombreux séjours chez les Kwakwaka'wakw (Kwakiutl), en Colombie britannique, province canadienne où elle a aussi mené des enquêtes auprès des Nuu-cha-nulth (Nootka) et Nuxalk (Bella Coola). Elle s'est attachée à l'étude de l'histoire, de l'organisation sociale, du potlatch des sociétés de la côte Nord-Ouest et à l'anthropologie du monde contemporain amérindien. Depuis une vingtaine d'années, elle a entrepris des recherches sur l'anthropologie de l'art et des objets.

Jean-François Gossiaux (EHESS), membre du LAS de 1985 à 1994, a poursuivi des recherches en Yougoslavie (Serbie, Croatie) sur la société paysanne et l'organisation familiale, puis, notamment en Macédoine, sur l'ethnicité et le nationalisme. Ses travaux ont également porté sur une vallée ouvrière des Ardennes (France) frappée par la désindustrialisation, dont il a tout particulièrement étudié les effets sur la jeunesse.

Illustrations :

gauche : Maison d'Indiens Suruí du Rondônia, Brésil/Amazonie, 2005. © C. Yvinec.

droite : La saison des pluies au village trumai de Boa Esperança, Brésil, 2003. © E. de Vienne.



Entré au LAS en octobre 1985, Carlo Severi (CNRS et EHESS) a travaillé d'abord sur la tradition chamanique des Indiens Kuna du Panama, en étudiant d'une part les théories indigènes de la maladie mentale et d'autre part les modalités de transmission du savoir chamanique. Il a ensuite développé une analyse comparative des arts de la mémoire, et formulé une théorie du rituel, fondée sur l'analyse relationnelle des actions et sur le type de subjectivité attribué aux artefacts.

Serge Tcherkézoff (EHESS) fut membre du LAS de 1985 à 1995. De longues enquêtes de terrain menées dans la société des îles Samoa (Polynésie occidentale) ont été au centre de ces années de recherche. Si ses travaux ont abordé tous les sujets classiques de la monographie, le système de pouvoir que génère une chefferie « sacrée » encore très ancrée dans une tradition précoloniale y fait l'objet d'une attention particulière, tout comme l'analyse des relations de « genre » dans ce type de société.

Margarita Xanthakou, entrée au LAS comme chercheuse CNRS en 1985, étudie les formes de déviance, d'exclusion, de désordre psychique notamment identitaire, et de transgression d'interdits majeurs (violences diverses, incestes, etc.). Elle les rapporte à plusieurs cultures dont chacune coïncide avec les genres particuliers d'identité collective ou individuelle

propres à ses membres. Ces questions sont liées aux statuts variables des affects, aux invariants de l'esprit humain, aux conceptions du corps dans la construction des sujets. La plupart de ses enquêtes ethnographiques ont porté sur quelques régions grecques, et intègrent l'analyse de contes ou légendes encore vivaces ainsi que de certains mythes antiques.

Elisabeth Copet-Rougier (CNRS puis Collège de France) était entrée au laboratoire en 1983. Elle est décédée en 1998. Africaniste, elle a travaillé chez les Mkako du Sud Cameroun, puis chez les Masai, au Kenya, afin de comparer, d'une part, les modes de choix du conjoint dans deux populations éloignées l'une de l'autre et obéissant à des règles semi-complexes d'alliance, et tenter de comprendre, d'autre part, les modes de transformation modernes des appellations familiales que les populations actuelles ont du mal à assimiler. Les systèmes de parenté et l'alliance furent ses principaux sujets de recherche, mais elle travailla aussi sur les modes de pensée à l'oeuvre dans les représentations de la sorcellerie, du sang, du rapport des humains avec les animaux, ainsi que sur l'histoire du peuplement.

Philippe Descola (EHESS et Collège de France) est entré au LAS en 1982. Après une thèse consacrée aux usages et représentations de l'environnement chez les Jivaros Achuar de l'Amazonie équatorienne, il a développé ses recherches dans deux directions principales : l'ethnologie de l'Amazonie et l'anthropologie comparative des rapports entre humains et non-humains ; ses travaux récents portent sur les dimensions ontologiques de la vie sociale et sur l'anthropologie des images.

Les travaux de Pierre Lamaison (CNRS), européeniste, membre du LAS de 1981 à son décès en 2001,

Illustrations :

gauche : Fillettes warlpiri peintes de leurs rêves totémiques, Lajamanu, Australie, 1984. © B. Glowczewski.

centre : Jeune femme transportant des boutures de taro, Nouvelle-Irlande, Papouasie-Nouvelle-Guinée, 1993. © B. Derlon.

droite : Le maternage des ourangs-outans : étape de réintroduction ou de domestication ? Bornéo, 2003. © F. Louchart.

ont porté sur les stratégies matrimoniales dans les dynasties aristocratiques européennes et dans une communauté paysanne du Gévaudan (France). Il s'est aussi attaché à analyser les questions de transmission patrimoniale dans le monde rural, dans le contexte de la politique agricole commune.

Marc Abélès a appartenu au LAS, en tant que chercheur CNRS, de 1979 à 1995. Durant cette période, ses travaux ont porté sur les confréries religieuses à Carmona (Espagne), sur la politique locale dans le département de l'Yonne, puis sur les institutions européennes.

Emmanuel Désveaux, recruté à l'EHESS, entre au LAS en 1979. Il effectue alors une série de longs terrains dans le Grand Nord canadien focalisant d'abord ses recherches sur la mythologie des Indiens de Big Trout Lake. Optant ensuite pour une perspective comparatiste panaméricaine, il se penche tour à tour sur les rites, les objets, les organisations sociales ou encore les nomenclatures de parenté, ce qui le conduit, entre autres, à une critique radicale des fondements de ce qu'on peut appeler la « raison parentaire ». Il rejoint, en 2001, l'équipe chargée de la création du musée du quai Branly tout en restant affilié au LAS jusqu'en 2009.

Américaniste, chercheur au CNRS, **Michel Perrin** a intégré le LAS en 1977. Ses travaux portent sur la mythologie, le symbolisme, la médecine traditionnelle, le chamanisme, le rêve et l'art. Alternant les observations sur le « terrain » et l'analyse, il a partagé pendant six ans la vie de trois populations amérindiennes : les Wayuu (ou Guajiro), au Venezuela et en Colombie, les Huichol, au Mexique, et les Kuna, au Panama.

Patrice Bidou (CNRS) est membre du LAS depuis 1977. Il a effectué des recherches de terrain chez les Tatuyo du Nord-Ouest de l'Amazonie et a ensuite élargi son enquête à l'ensemble des sociétés tucano et arawak de cette même province. Ses premiers travaux, d'obédience structuraliste, ont porté sur l'organisation sociale et politique de ces sociétés. Depuis une vingtaine d'années il s'attache à l'étude de la mythologie amazonienne en faisant usage des concepts de la psychanalyse freudienne.

Jean-Marie Benoist (Collège de France), philosophe de formation, membre du LAS de 1975 à 1982, a

orienté ses recherches vers la confrontation entre disciplines et l'analyse de concepts transversaux comme l'identité et la complexité.

André Bourgeot (CNRS) a intégré le laboratoire en 1975. Ses travaux traitent de l'anthropologie politique et économique. Ils sont issus de nombreux et longs séjours dans l'espace saharo-sahélien chez les pasteurs nomades et agropasteurs Kel Tamacheq (Touaregs) d'Algérie, du Niger et, à un degré moindre, du Mali. En 2000, il a élargi ses études à des fins comparatives, aux Bouriates de Sibérie (Oblast de Tchita, Okrug d'Aguinskoye) et aux agro-transhumants kirghizes du lac Sonk Köl (Oblast de Naryn).

Charles-Henry Pradelles de Latour (CNRS), chercheur au LAS depuis 1975, a fait deux terrains de longue durée au Cameroun, dans une chefferie bamiléké et en pays père. La première des sociétés étudiées étant patrilinéaire et la seconde matrilineaire, ses travaux ont consisté à comparer leurs systèmes de parenté, leurs modes de croyances et leur impact sur les thérapies locales. Ce parti pris l'a amené à tenter d'établir des passerelles entre l'anthropologie sociale et la psychanalyse.

Pierre Bonte (CNRS), membre du LAS depuis 1973, a effectué de longues recherches sur le terrain auprès des Touaregs du Niger et des Maures de Mauritanie, plus généralement dans le monde saharien et ses périphéries. Outre les travaux monographiques qui en sont l'aboutissement, il a publié les résultats de ses recherches sur les systèmes de parenté arabo-musulmans et méditerranéens, sur des rituels sacrificiels qui leur sont associés, ainsi que, dans le même champ d'études géographique, sur les formations politiques, tribales en particulier, dans leur contexte historique et contemporain.

Suzy Bernus (CNRS), africaniste, membre du LAS de 1972 à son décès en 1990, a travaillé auprès des populations touarègues nomades et sédentaires du Niger. Elle a analysé leur histoire, leur industrie et leur organisation sociale et familiale.

Entrée au LAS en 1972, **Marguerite Dupire** (CNRS), africaniste, y a poursuivi, jusqu'à son départ en retraite, les recherches qu'elle avait initiées dès 1950, chez les Peuls nomades et sédentaires, au Niger, au Cameroun, en Guinée et au Sénégal. Elle

a aussi participé, en Côte-d'Ivoire, à des enquêtes socio-économiques sur les planteurs et la palmeraie adioukrou. Ses derniers travaux concernent les sociétés sereer de la vallée du Siin et de la région de Thiès, au Sénégal.

Nicole-Claude Mathieu (EHESS), entrée au LAS en 1971, est spécialiste en anthropologie et sociologie des sexes. Ses travaux ont porté sur des questions d'épistémologie des sciences sociales quant au traitement biaisé des catégories de sexe, introduisant la notion de sexe social. Dans une perspective transculturelle, elle a étudié les mécanismes de la conscience dominée des femmes et les différents modes d'articulation entre sexe et genre. Tout récemment, elle a dirigé et publié une enquête collective sur la notion de personne femme et homme en sociétés uxori-locales.

Paul Henri Stahl (EHESS), entré au LAS en 1971, consacra l'essentiel de ses recherches à l'analyse des sociétés européennes et méditerranéennes telles qu'elles se sont développées au cours des siècles derniers. Ses travaux portèrent particulièrement sur l'architecture populaire et la structure des sociétés traditionnelles, la *vendetta*, la propriété primitive, la religion populaire.

Jean Monod (CNRS), fut membre du LAS de 1968 à 1972. Il y poursuivit une longue mission de terrain chez les Piaroa, Indiens du Venezuela, au cours de laquelle il étudia leur vie sociale, économique et religieuse. Il s'attacha, plus spécifiquement, à recueillir et à analyser leurs mythes et les très complexes rituels qui s'y attachent.

Entrée au LAS en 1967, **Marie-Elisabeth Handman** a entrepris l'étude d'un village grec du Pilon dans la perspective alors en vogue d'une ethnologie de sauvetage. Elle y a rencontré la violence liée à la domination masculine et s'est, depuis, spécialisée dans les rapports sociaux de sexe dans une perspective comparatiste - la Grèce étant, de ce point de vue, très diversifiée, en particulier si l'on y inclut les Romaniotes (Juifs de langue grecque), ce qu'elle a fait. Sans cesser de prendre en considération les questions économiques (elle a travaillé sur les modalités de la transition d'un mode de production à un autre) ni la question des représentations de l'au-delà, elle a mis l'accent sur les rapports entre an-

thropologie et psychanalyse, ce qui l'a conduite à promouvoir une anthropologie de la sexualité. Dans ce cadre, depuis 2002, elle travaille sur la prostitution.

Françoise Héritier est membre du LAS depuis 1967 dans le cadre du CNRS, puis de l'EHESS et du Collège de France. Elle a mené de nombreuses missions en Haute-Volta (Burkina Faso) jusqu'en 1980, chez les populations bobo, mossi, pana et samo, et au Mali, chez les Dogon. Avec l'aide d'un ingénieur informaticien, Marion Selz, et à partir des généalogies recueillies dans trois villages samo, elle a conduit pendant une dizaine d'années une analyse informatique des mariages réalisés qui apporte une réponse au problème du fonctionnement des systèmes semi-complexes d'alliance. Elle s'est ensuite, successivement ou parallèlement, intéressée à la question de la prohibition de l'inceste et notamment aux interdits qui pèsent dans nombre de sociétés sur des parents par alliance, mettant sur le marché la notion d'inceste du deuxième type, qui trouve son explication dans une certaine idée du contact des substances ; puis à la question de l'origine de l'inégalité entre les sexes (valence différentielle des sexes), construction mentale à partir de l'observation de « butoirs pour la pensée » qui sont toujours en place ; enfin, à la question de la violence.

Pierre Clastres (CNRS), fut membre du LAS de 1966 à 1974. Il s'attacha à l'étude des Indiens Guayaki, une population de chasseurs nomades du Paraguay. À travers une chronique de leur quotidien, il chercha tout particulièrement à décrire les formes de déterminations politiques existant dans une société où l'État est absent.

Ariane Deluz (CNRS), fut membre du LAS de 1966 à 1997. Elle y accomplira de nombreuses missions de terrain en Afrique, chez les Guro (Côte d'Ivoire) et les Yohouré (Zaïre), mais aussi chez les Embera, Indiens du Choco (Colombie). Les nombreux témoignages recueillis sur son terrain africain lui permettront d'écrire une histoire des Guro et de travailler sur le rôle de la parenté dans l'organisation socio-économique de ces sociétés d'Afrique centrale.

Marie-Claude Pingaud (CNRS), est entrée au LAS en 1966, pour contribuer à l'édition de la revue *Études rurales*. En 1967, elle a fait partie de



l'équipe qui a entrepris l'étude interdisciplinaire de la commune de Minot (France). Elle s'y est intéressée particulièrement à la transmission familiale des terres dans ce pays de succession égalitaire, aux renchéissements d'alliance dans la parenté qui pallient le partage du fonds à chaque génération, et à l'évolution d'une structure agraire que réglementa longtemps un rigoureux assolement triennal. De 1986 à 1988, date de son départ du LAS, elle s'est engagée, selon une orientation analogue au travail accompli à Minot, dans l'étude d'une commune du Perche ornais.

Claude Tardits (EPHE) fut membre du LAS de 1966 à 1994. Décédé en 2007, cet africaniste, spécialiste des royaumes africains du Cameroun, s'attacha à en reconstituer l'histoire et à en décrypter l'organisation sociale, économique et politique, tant au travers d'études ethnographiques de terrain qu'en explorant les archives existantes qui s'y rapportent. Il poursuivit aussi des recherches approfondies sur l'art bamoun, là encore en complétant les données recueillies localement par des recherches menées dans les grands musées occidentaux d'ethnographie.

Membre du LAS de 1965 à 1975, dans le cadre du CNRS, **Bernard Saladin d'Anglure** effectua de nombreuses missions au Canada, en pays inuit (actuels Nunavik et Nunavut), s'attachant à décrypter les aspects symboliques de cette société (mythologie, anthroponymie, toponymie, rites de passage, chamanisme). Il y traita aussi la question des modes de fabrication de la parenté et du genre, et développa une banque de données inuit en écriture syllabique, avec des informateurs écrivains non scolarisés.

Les travaux de **Françoise Zonabend** (EHES), membre du LAS depuis 1964, s'inscrivent dans une ethnologie de la France contemporaine où elle étudie les effets de la modernité, du changement social et économique, sur les mentalités ou les institutions. D'où ses recherches sur l'anthropologie du risque ou sur les faits de mémoire et les formes de construction du lien parental. Par ailleurs, elle s'est attachée à l'analyse de l'écriture et de la restitution du texte ethnographique. Enfin, à travers une observation de la fabrication, la collecte et la relecture des archives de la recherche ethnographique, elle tente une réflexion sur les modes de construction d'une ethnographie du proche.

Entrée au LAS en 1963, **Jacqueline Duvernay-Bolens** (EPHE) s'est inspirée de la méthode structurale dans l'analyse de mythes, d'abord ceux des Indiens Tacana (Bolivie), puis des Toba et Mataco (Argentine). Ensuite, ses recherches ont porté sur la définition de « l'homme » et de ses marges du XVI^e au XIX^e siècle. En suivant les profonds remaniements de cette définition quand, du discours biblique sur le genre humain, on passe à l'espèce humaine chez les naturalistes, elle s'est arrêtée sur les rôles décisifs de Linné puis de Darwin dans cette ligne de recherche qui annonce les travaux actuels sur la naturalisation de l'homme.

Entré au LAS en 1963, **Maurice Godelier** (CNRS) le quitte en 1995 pour fonder le Centre de Re-

Illustrations :

gauche : Chamane bouriate, Sibérie, 2000. © A. Bourgeot.

centre : L'usine de retraitement des déchets nucléaires, La Hague (Nord Cotentin), France, 1985. © F. Zonabend.

droite : Kirghize et son oiseau de proie, Sibérie, 2000. © A. Bourgeot.



cherches et de Documentation sur l'Océanie. Durant cette période, il effectue sept ans de terrain chez les Baruya de Nouvelle-Guinée. Ses recherches s'orientent vers de multiples sujets sur lesquels il apporte des points de vue à la fois ethnographiques et théoriques : les transformations induites par la colonisation, l'analyse des processus de transition entre systèmes économiques et sociaux, les fondements de la domination masculine, les formes et rapports de pouvoir, les métamorphoses de la parenté ou encore la question du don.

Arlette Frigout (CNRS), entrée au LAS en 1962, décédée en 1973, a conduit des missions auprès des Indiens Hopi d'Arizona (États-Unis), dont elle a recueilli les mythes et les rites, s'attachant tout particulièrement à l'organisation de leur espace festif.

Tina Jolas est recrutée au LAS en 1962 comme vacataire, pour y mener des travaux de gestion et de documentation à partir des *HRAF*. Elle participe, en 1978, à la recherche collective entreprise sur le village de Minot. Dans ce cadre, ses recherches ont porté plus particulièrement sur les rôles masculins, le calendrier des parcours cérémoniels et la solidarité des chasseurs. Elle quitte le LAS en 1980.

Michel Izard, chercheur CNRS, membre du LAS entre 1961 et 2003, a effectué plusieurs séjours de

longue durée chez les Moose (Burkina Faso) entre 1957 et 1981. Il a consacré l'essentiel de ses travaux à l'histoire et à l'anthropologie politique de l'espace étatique du Yatenga.

Tout en assumant le secrétariat général de *L'Homme*, **Jean Pouillon** entré au LAS en 1961, poursuit des recherches d'ordre ethnologique au Tchad et en Éthiopie. Il y traite de problèmes d'anthropologie politique et religieuse qui se posent dans ces sociétés à clans.

Nicole Belmont (EHESS) intègre le laboratoire dès sa fondation, en 1960. Européaniste, elle s'attache à trois domaines de recherche : une anthropologie de la naissance, basée sur l'énigme du corps révélé du nouveau-né ; une histoire de l'ethnologie européenne et de son impensé, le folklore ; l'étude des contes de transmission orale et de leurs mécanismes d'élaboration, ainsi que des intrications entre oral et écrit.

Rattachée au LAS de 1960 à 1968, **Anne Chapman** (CNRS) effectua de multiples missions en Terre de Feu, où elle enregistra tout le savoir, surtout chanté, de la dernière représentante des Indiens Ona ou Selk'nam, Lola Kiepja. Après la mort de Lola en 1966, elle se consacra à la traduction et à l'analyse des données recueillies, avec l'aide des quatre dernières personnes métisses qui connaissaient encore sa langue. Elle fit pleinement de l'ethnologie de sauvetage.

Isac Chiva (EHESS), européeniste, membre du LAS de 1960 à 1994, a consacré ses recherches à l'étude des communautés rurales en France, dans les Balkans ou aux Antilles. S'attachant à analyser les problèmes méthodologiques que pose la monographie de village, il a traité, dans ce même cadre, de la ge-

Illustrations :

gauche : Indienne Kuna, Panama, 1992. © M. Perrin.

centre : Femme tupi-kawahib et son bébé, Amazonie, Brésil, 1935.

© C. Lévi-Strauss.

droite : « Poisson diable ». Raie découpée et séchée de façon à lui donner une apparence fantastique mais néanmoins anthropomorphe, marché de Veracruz, Mexique, 1996. © D. Karadimas.

nèse et de la décomposition des paysages ruraux. Ses travaux s'inscrivent dans la perspective d'une nouvelle ethnologie des sociétés rurales.

Robert Jaulin (CNRS) fut membre du LAS de 1960 à 1965. Il y effectua ses principales recherches américanistes auprès des Indiens Bari, une population pratiquement inconnue des montagnes de la Colombie.

Solange Pinton (CNRS), entrée au LAS dès sa création pour travailler sur les HRAF, poursuit une recherche, suggérée par C. Lévi-Strauss, fondée sur cette documentation et portant sur les modes culinaires dans les îles du Pacifique. En 1963, elle entreprend avec Robert Jaulin, une mission de recherche chez les Bari de la Colombie y menant une véritable ethnologie de sauvetage. Elle quitte le LAS en 1966.

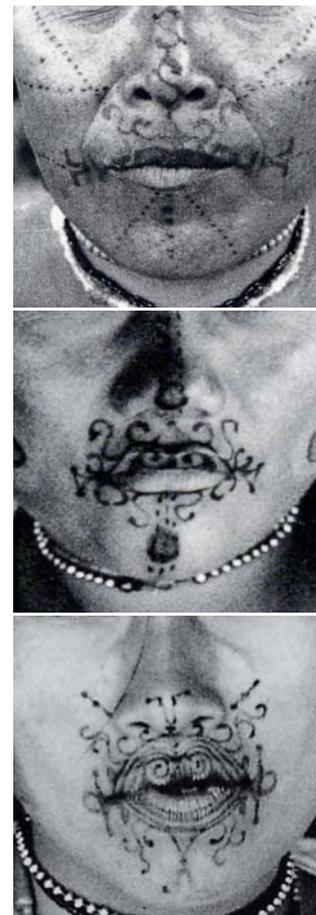
Lucien Sebag (CNRS), entré au LAS en 1960, décédé en 1965, poursuivit très tôt une ethnologie réflexive où il exposa l'itinéraire qui le conduisit de la philosophie à l'ethnologie. Puis il effectua un terrain chez les Ayoré du Paraguay et de Bolivie dont il retraça les mythes et les rites chamaniques.

Claude Lévi-Strauss, « *L'opposition fondamentale, génératrice de toutes les autres qui foisonnent dans les mythes et dont ces quatre tomes ont dressé l'inventaire, est celle même qu'énonce Hamlet sous la forme d'une encore trop crédule alternative. Car entre l'être et le non-être, il n'appartient pas à l'homme de choisir. Un effort mental consubstantiel à son histoire, et qui ne cessera qu'avec son effacement de la scène de l'univers, lui impose d'assumer les deux évidences contradictoires dont le heurt met sa pensée en branle et, pour neutraliser leur opposition, engendre une série illimitée d'autres distinctions binaires qui, sans jamais résoudre cette antinomie première, ne font, à des échelles de plus en plus réduites, que la reproduire et la perpétuer : réalité de l'être, que l'homme éprouve au plus profond de lui-même comme seule capable de donner raison et sens à ses gestes quotidiens, à sa vie morale et sentimentale, à ses choix politiques, à son engagement dans le monde social et naturel, à ses entreprises pratiques et à ses*

conquêtes scientifiques ; mais en même temps, réalité du non-être dont l'intuition accompagne indissolublement l'autre puisqu'il incombe à l'homme de vivre et lutter, penser et croire, garder surtout courage, sans que jamais le quitte la certitude adverse qu'il n'était pas présent autrefois sur la terre et qu'il ne le sera pas toujours, et qu'avec sa disparition inéluctable de la surface d'une planète elle aussi vouée à la mort, ses labeurs, ses peines, ses joies, ses espoirs et ses œuvres deviendront comme s'ils n'avaient pas existé, nulle conscience n'étant plus là pour préserver fût-ce le souvenir de ces mouvements éphémères sauf, par quelques traits vite effacés d'un monde au visage désormais impassible, le constat abrogé qu'ils eurent lieu c'est-à-dire rien ».

Paris, octobre 1967 – Lignerolles, septembre 1970.

*L'Homme nu*²⁶



Illustrations :

Visages peints de femmes caduveo (détails), Brésil, 1935.

© C. Lévi-Strauss.

| 26. Cf. *Mythologiques*, vol.4, 1971. « Finale », p. 621.



DES ÉQUIPES

Progressivement, d'abord à la demande du CNRS, puis sous l'impulsion des chercheurs eux-mêmes, se sont constitués des groupes de recherche plus ou moins formalisés et fédérés par une problématique transversale, commune à plusieurs aires culturelles. Ce dispositif permet aux chercheurs de conserver leur indépendance et le libre choix de leurs recherches, tout en créant des pôles d'intérêt collectif, choisis eux aussi librement. Il contribue aussi à tisser un réseau serré au sein de chaque équipe et à l'intérieur du laboratoire, étant entendu qu'un même chercheur peut appartenir à plusieurs équipes et travailler sur plusieurs axes thématiques. La dynamique qui en résulte permet de mieux intégrer les doctorants du LAS dans la formation à la recherche par la recherche et de mettre en commun les réseaux extérieurs et internationaux de chaque chercheur, dans la mesure où des collègues n'appartenant pas au LAS et des invités étrangers y sont étroitement associés.

Chaque équipe est libre d'organiser son travail comme elle l'entend dans les limites de quelques contraintes : elle doit tenir des réunions de travail périodiques et organiser, à plus ou moins long terme, des opérations collectives ouvertes à tous publics, *Les journées du Laboratoire d'anthropologie sociale*, dont certaines ont donné lieu à

l'édition d'ouvrages, réunis depuis 2005 dans une même collection.

Au fil du temps, des équipes se sont constituées puis, pour des raisons diverses, ont cessé leur activité. D'autres ont pris le relais. Dans la dernière décennie, treize équipes ont fonctionné au LAS, auxquelles se sont ajoutés des groupements ou programmes de recherche qui ont un financement propre, mais dont le responsable ou le coresponsable est un membre de l'unité. Ces équipes se distribuent autour de cinq axes principaux : « percevoir, représenter, connaître », « identités individuelles et collectives », « le biologique, le culturel et le social », « comparatisme et modélisation », et enfin « la vie sociale des objets ». On remarquera que ces problématiques couvrent une part importante du champ de l'anthropologie.

L'équipe *Identité*, conduite par **Françoise Héritier** en collaboration avec **Elisabeth Copet-Rougier**, a existé de 1994 à 2000. Ses travaux ont porté sur la constitution sociale, psychologique et intime de l'identité, sur les rapports entre alimentation et construction identitaire, sur le statut de l'embryon ou des parties individualisées (voire sectionnées) du corps et le traitement de ces objets, sur la symbolique de la procréation et la participation différentielle des sexes à la constitution du corps de l'embryon et également, de façon plus abstraite, sur les rapports, dans l'étude de la question de l'identité, entre psychanalyse et anthropologie.

De 1994 à 2002, **Nicole Belmont** a été responsable d'une équipe de recherche intitulée *L'Oralité, l'écrit*

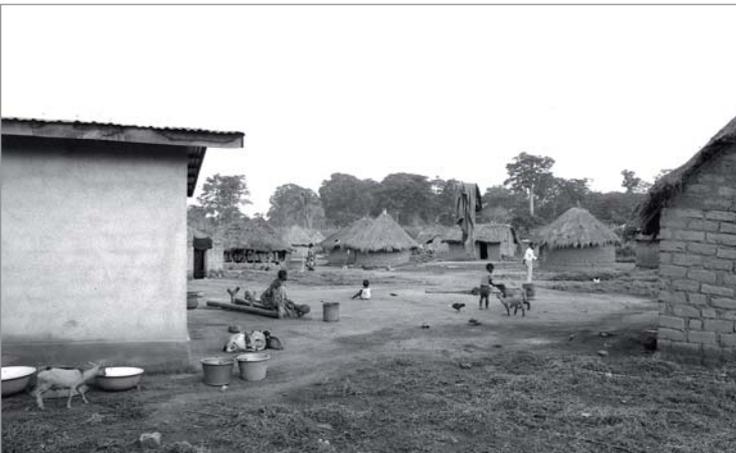
Illustrations :

gauche : Hommes wodani, Papouasie-Nouvelle-Guinée, 2003.

© S. Breton.

droite : Campement kirghize, Naryn, Sibérie, 2000.

© A. Bourgeot.



et la mémoire, à laquelle sont venues se joindre Jacqueline Duvernay-Bolens et Clarisse Herrenschmidt en 1999. Le phénomène oral est constitutif de l'ethnologie en tant que discipline, mais reste souvent considéré comme un écran neutre, voire inerte. Le projet fondamental de cette équipe consistait à sortir de l'opposition improductive entre oral et écrit. Mais aussi à étudier le phénomène de la variance propre à l'oralité première, à mesurer les effets de l'oralité seconde et à comprendre en quoi oralité et écriture concourent à des types de mémoires différents.

L'équipe *Corps et Affects* a pris en 2001 la relève de l'équipe *Identité*, sous la conduite de Françoise Héritier en collaboration avec Margarita Xanthakou, et a fonctionné jusqu'en 2008. L'équipe a travaillé à la fois sur des questions théoriques pour justifier de la place des affects (sensations, perceptions, émotions, sentiments...) dans la construction des systèmes idéologiques locaux et sur des illustrations ethnologiques montrant la réalité de ces agencements, qui prennent naissance dans l'observation du corps et des affects qui touchent l'individu, à différents niveaux, dans des contextes particuliers.

L'équipe *Anthropologie psychanalytique* dont les responsables furent Patrice Bidou et Bernard Juillerat, a fonctionné jusqu'en 2005. Les recherches de ses membres, anthropologues et psychanalystes, ont porté sur le conte et le mythe, le rituel, la cosmologie, le pouvoir, le masculin et le féminin... Il s'est agi, en quelque sorte, de questionner et d'analyser, dans une perspective réunissant les deux disciplines,

un ensemble de concepts propres à l'un et l'autre domaines.

L'équipe *Sociologie comparative des institutions* a pour responsable Alain Testart. Elle s'est fixé pour but d'étudier les coutumes des sociétés sans écriture dans l'esprit de l'histoire des institutions. Ses travaux ont d'abord porté sur les prestations matrimoniales et l'esclavage, puis se sont élargis à une réflexion plus générale sur les rapports sociaux en fonction des types de sociétés (sociétés à big men, à grades, lignagères ou encore à clientèle...). Ses toutes dernières recherches, menées en étroite collaboration avec les archéologues, portent sur les pratiques funéraires.

La littérature, orale ou écrite, fournit à l'équipe *Littératures et anthropologie*, dirigée, depuis 2008, par Clarisse Herrenschmidt et Salvatore D'Onofrio, son « terrain » d'enquête. L'idée générale est de situer les textes dans la tradition interprétative de l'anthropologie tout en s'appuyant aussi sur les schémas d'analyse littéraire, ce qui permet de mobiliser les ressources critiques des deux domaines.

L'équipe *Anthropologie de la perception*, dirigée par Barbara Glowczewski, analyse les productions d'altérité par les médias, les sciences et les acteurs concernés. Partant des ontologies aborigènes, de

Illustrations :

gauche : Village guro, Côte d'Ivoire, 1975. © A. Deluz, archives LAS.
droite : Un établissement isolé de Long Dog Lake, Indiens Ojibwa, Canada, 1980. © E. Désveaux.

l'utilisation rituelle d'images et des réseaux autochtones transculturels, elle a étendu la comparaison aux malentendus des médias face aux expressions de tout groupe subalternisé. Par ailleurs, elle interroge le rôle de témoins des anthropologues pour présenter la manière dont les groupes humains s'ancrent dans des lieux, explorent leurs mémoires ou construisent une nouvelle manière d'être à partir de situations désastreuses – et particulièrement s'ils sont discriminés pour leur exclusion sociale, leur couleur de peau ou leurs handicaps (tels les sourds).

Groupe de recherche du CNRS consacré à l'anthropologie de l'art, l'équipe *Anthropologie, objets et esthétiques*, dirigée par **Brigitte Derlon**, comptant également **Monique Jeudy-Ballini** et **Marie Mauzé** parmi ses membres, a exploré, de 2002 à 2007, les principales thématiques suivantes : « pensée formelle et processus de création », « art et identité », « expérience du regard et appropriation », ainsi que « l'authentique et l'exotique ».

L'équipe *Parenté*, créée par **Françoise Héritier** et **Élisabeth Copet-Rougier** et animée successivement par **Élisabeth Copet-Rougier**, **Charles-Henry Pradelles de Latour**, **Emmanuel Désveaux** et finalement **Laurent Barry**, s'inscrivait à l'origine dans la continuité de l'œuvre exceptionnellement riche et novatrice de **Claude Lévi-Strauss** en ce domaine. Depuis le tournant du siècle pourtant, ses travaux se sont assez largement émancipés des thèmes et orientations intellectuelles premières de sa figure tutélaire. L'équipe poursuit aujourd'hui une réflexion novatrice sur les phénomènes de parenté, non seulement sur le terrain de la stricte anthropologie sociale, mais également sur des territoires adjacents : ceux des sciences historiques, juridiques, sociologiques et démographiques. Ses travaux portent sur des périodes et des contextes variés : ceux des « terrains » ethnographiques classiques de l'anthropologie (Afrique, Amérique, Océanie, etc.), mais également sur les institutions parentales propres à la Grèce ancienne ou à la Rome impériale, ou encore sur les pratiques matrimoniales européennes

à l'époque moderne ou contemporaine. Si elle explore des terrains divers, l'équipe situe aussi son questionnement à la croisée des chemins intellectuels qui traversent notre époque. Elle s'intéresse ainsi à la question du genre et à celle de la sexualité, aux représentations *emic* de la génération et de la personne, aux aspects linguistiques des usages de la parenté, et, dernièrement, à l'usage des réseaux de parenté dans la résolution des conflits et les phénomènes d'anomies sociales.

L'équipe *Anthropologie comparative des sociétés musulmanes*, dirigée par **Pierre Bonte** jusqu'en 2007, puis par **Anne-Marie Brisebarre**, est l'héritière des travaux menés depuis plus de vingt ans dans le cadre de plusieurs GDR du CNRS et anime un réseau qui les prolonge. Elle étudie les traits partagés par un ensemble de sociétés ou de cultures minoritaires liées à l'islam ou inscrites dans les processus d'immigration internationaux, mettant en évidence des convergences et des configurations singulières. Elle associe, dans une perspective plu-



Illustration :
Fabrication d'un pot, Indiens Guayaki, mission Clastres/Sebag,
Paraguay, 1963. © Archives du LAS.

ridisciplinaire, anthropologues, sociologues, juristes, historiens et orientalistes. Ses travaux portent sur des thèmes tels que la parenté, l'alliance et l'organisation familiale, la notion de genre, le sacrifice musulman, le fait tribal et ses occurrences contemporaines, la place du pastoralisme nomade ou les formations politiques.

Les travaux de l'équipe *Les raisons de la pratique : invariants, universaux, diversité* (responsable : **Philippe Descola**) sont inspirés par la conviction que la tâche de l'anthropologie est de mettre au jour des invariants culturels, à savoir des principes transhistoriques et transculturels de la vie sociale. Il ne s'agit pas de clés universelles d'explication des comportements ou des systèmes d'idées, mais de structures ou de schèmes de niveau intermédiaire entre des potentialités biophysiques et des systèmes de pratiques. C'est la nature de ces principes régulateurs, leur assise cognitive et linguistique et leurs règles de combinaison dans des ensembles sociaux concrets, qui constituent l'objet principal des re-

cherches menées en commun par les membres de l'équipe.

L'équipe *Le sentiment du corps dans les cultures et leurs natures*, dont **Margarita Xanthakou** est responsable, a été créée en octobre 2008. L'ancrage des affects dans un « corps » dont la notion change avec les mondes environnants : telle est sa thématique, qui recoupe les problèmes des distinctions de sexe ou de genre, et des rapports de collectivités humaines avec *leurs natures* (animaux compris) entendues selon des frontières variables, quand celles-ci existent dans les ontologies locales. D'où ses rubriques : sentiments énoncés au sein d'ensembles culturels divers, et liés *aux* sexualités – partant, aux propriétés tant de la parenté que des incestes réels *ou fantasmés* ; le corps et ses effigies (transformations réelles, imaginaires, fictives ; le corps *physique* est-il partout distingué comme tel du reste de la personne ?) ; nouveaux entrelacs de l'anthropologie et de la biologie évolutive (questions à la « psychologie évolutionniste » sur le poids des émotions...).

En 1995 a été créée sous la direction de **Marie-Elisabeth Handman** une équipe intitulée *Approche anthropologique du sida, représentations et pratiques, prévention et éthique*, devenue en 1998 *Sexualité et sida*, puis en 2000 *Altérité, sexualités, santé*. S'appuyant dans les premières années sur les théories de la construction sociale des sexualités, cette équipe s'est tournée vers les études de genre et la *queer theory* tout en privilégiant la pratique du terrain. De 2002 à 2008, date à laquelle M.-E. Handman a pris sa retraite et l'équipe a été dissoute, elle s'est centrée sur l'étude de la prostitution en France et ailleurs dans le monde. La plupart des thèses soutenues dans ce cadre ont été publiées et l'équipe a connu un retentissement international qui a permis de nouer des liens étroits avec des pays comme le Brésil, l'Italie, la Grèce, la Belgique, la Suisse ou encore le Vietnam.

En collaboration avec **Jean-François Gossiaux**, **André Bourgeot** a assuré, de 2001 à 2005, la coordination scientifique de l'ACI intitulée *Nomadisme*,



Illustration :

Fabrication du feu par friction, Indiens Guayaki, mission Clastres/Sebag, Paraguay, 1963. © Archives du LAS.

identité, ethnicité : espaces et pouvoirs locaux (Russie, Kirghizstan, Niger, Mauritanie), financée en partie, par la Fondation du Ministère de la Recherche. La thématique, située dans une approche comparative ancrée dans la problématique de la transition, traite des pouvoirs locaux, dont il s'est agi d'analyser le phénomène d'appropriation de territoires, les niveaux auxquels ils s'incarnent, en relation avec les appartenances ethniques.

André Bourgeot, en collaboration avec Charles Stépanoff (EPHE), est par ailleurs en charge de la coordination scientifique du GDRI (janvier 2007 - janvier 2011) *Nomadisme, sociétés et religions dans l'espace turco-mongol*, financé par le CNRS. Le principe fondateur de cette recherche est de pousser à ses limites la problématique des identités nomades combinées aux pouvoirs locaux et aux espaces politiques qu'elles contribuent à définir.

Depuis 2008, André Bourgeot est aussi responsable du fonctionnement scientifique du réseau *Nouveaux enjeux dans l'espace saharo-sahélien, Mauritanie, Mali, Niger, Tchad*, financé par la FMSH et dont l'objet porte sur l'analyse des transformations générées par des trafics illicites (fraude criminelle : cannabis, cocaïne, cigarettes, armes légères) dans des contextes de rébellions, comme par exemple celle des Touaregs, et de pratiques islamistes criminelles de l'Aqmi (Al-Qaïda au Maghreb islamique : prises d'otages, versements de rançons). La démarche combine les approches classiques de l'anthropologie politique associées à celles de la géopolitique, appréhendée à partir de l'hypothèse de la recomposition des zones d'influence dans un contexte de compétition d'appropriation et de contrôle des industries extractives (uranium, pétrole, or).

DES CHANTIERS COLLECTIFS

Il était aussi de la vocation d'un laboratoire généraliste, par décret de fondation et volonté de reproduction, de participer activement au travail de réflexion sur la production de la connaissance anthropologique.

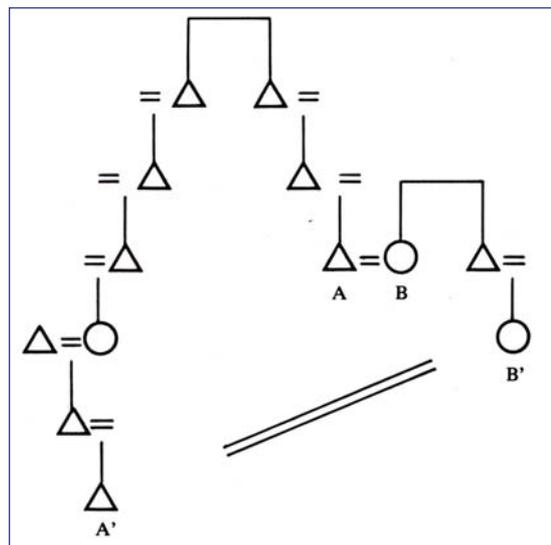
Le LAS s'y emploie de deux manières. D'abord, dans le cadre de son fonctionnement normal, par

le travail et les publications très diverses de ses chercheurs, dont il est impossible, dans le cadre étroit de ce livret, de recenser l'ensemble des articles, livraisons de revues, ouvrages, productions audiovisuelles et expositions témoignant de cet effort. Ensuite, par le rôle prépondérant qu'ont joué ses membres au sein d'entreprises tant méthodologiques que théoriques qui ont marqué, à chaque fois, des étapes fondamentales dans la construction et l'histoire de la discipline.

L'INFORMATIQUE

Le laboratoire a choisi de promouvoir, de façon pionnière, l'informatique dans le secteur de la recherche en sciences humaines et sociales. Parce que ce fut l'un des axes de recherche privilégiés dès le début du LAS, c'est plus particulièrement dans le champ de l'anthropologie de la parenté que l'informatique fut mise à contribution. Il s'est agi, par le traitement de matériaux ressortissant à l'alliance matrimoniale et recueillis par des membres de l'unité, d'élaborer un progiciel d'analyse de la parenté et de l'alliance.

Les premiers travaux de traitement informatique des matériaux ethnographiques rassemblés par les chercheurs furent entrepris dès 1969, avec la présence au LAS de Georges Kutukdjian, spécialiste des analyses statistiques. Mais c'est en 1973 qu'eut lieu une avancée véritablement décisive, lorsque Marion Selz, ingénieur informaticien au CNRS, prit



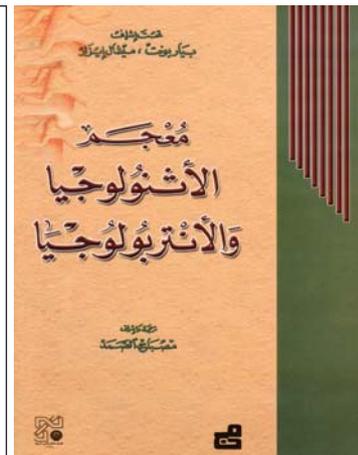
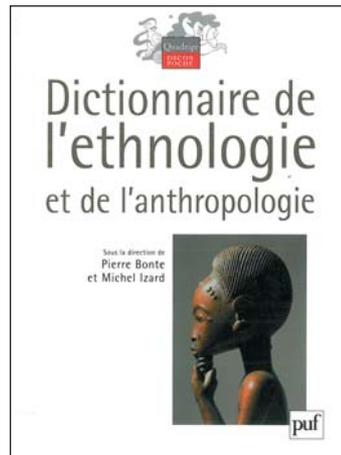
Renchâinement d'alliances.

sa succession. Cette dernière travailla sur les données recueillies par Françoise Héritier auprès des habitants de trois villages du pays samo de Haute-Volta, dans le but d'élucider le fonctionnement de leur système de parenté. À cette époque, les supports de données et de programmes étaient encore des cartes perforées et l'accès aux ordinateurs était chose rare et malaisée. Plus tard, dotée d'outils plus performants, Marion Selz élaborait des programmes généraux de traitement des données généalogiques qui furent mis au service de plusieurs autres anthropologues. Ces travaux informatiques ont permis de réaliser des progrès notables dans l'étude des systèmes de parenté. Après le départ de Marion Selz, le relais fut pris par **Laurent Barry**, chercheur et informaticien entré au LAS en 1997, qui créa et codait le programme *Genos*, un logiciel de traitement généalogique qui présente vis-à-vis d'autres logiciels de ce type certaines particularités. Il permet une saisie directe des données, le calcul des ascendants et des collatéraux de chaque individu, la reconstitution des chaînes consanguines liant les conjoints, un décompte aisé des redoublements et renchaînements d'alliances. Laurent Barry a fait don de son logiciel au LAS, afin qu'il puisse servir aux chercheurs et aux étudiants travaillant sur des corpus de parenté.

Actuellement, ces travaux informatiques sur les réseaux de parenté sont poursuivis par un petit groupe de chercheurs en partie issus de l'équipe *Parenté* du LAS.

LE DICTIONNAIRE DE L'ETHNOLOGIE ET DE L'ANTHROPOLOGIE²⁷

C'est au sein du Laboratoire d'anthropologie sociale qu'a été conçu et édité le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* publié en 1991. Il faut rappeler, en effet, la part prise par le LAS, tant à l'échelle de son comité éditorial qu'à celle de la rédaction des entrées, dans la réalisation de ce travail qui propose, pour la première fois en France, un état des lieux tant conceptuel que biographique de la discipline. L'ouvrage, qui dresse sous une forme encyclopédique un bilan des savoirs ethnologiques et anthropologiques, a rencontré un succès certain ; une édition de poche,



Le dictionnaire, édition de 2004 et traduction en langue arabe.

complétée, est parue en 2000 ; la cinquième édition sera disponible en 2011, accompagnant la mise en ligne du dictionnaire, qui permettra une actualisation régulière du contenu. L'ouvrage a aussi bénéficié d'une audience étrangère qui se manifeste à travers les traductions successives : en langue espagnole (1997), en roumain (1999), en italien et en arabe (2006) ; une traduction en coréen est projetée.

UNE ÉTUDE COLLÉGIALE EN ETHNOLOGIE DE LA FRANCE²⁸

Le LAS, partie prenante, en 1966, de la recherche coopérative sur programme sur le Châtillonnais, se vit confier l'étude monographique d'une commune de la région : Minot. Celle-ci fut menée par quatre chercheuses, toutes membres du laboratoire à titre statutaire ou temporaire. Le mode de travail de l'équipe – l'ensemble des matériaux de terrain récoltés fut collectivement constitué et consulté par toutes – ainsi que les sujets étudiés ou les objets analysés – la parenté, la mémoire, l'histoire, la place de femmes singulières dans le cycle de la vie... – donnèrent à ces travaux leur coloration singulière. Travaux qui ont donné naissance à trois livres signés individuellement et à plus de 500 pages d'articles écrits personnellement ou collectivement, soit plus de 1 000 pages publiées. Décrits, critiqués,

27. P. Bonte, M. Izard (éds) et M. Abélès, Ph. Descola, J.-P. Digard, C. Duby, J.-C. Galey, J. Jamin, G. Lenclud, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991 (1^{ère} édition).

28. On trouvera une recension des articles et ouvrages parus sur « Minot » dans : T. Jolas, M.-C. Pingaud, Y. Verdier et F. Zonabend, *Une campagne voisine*, Paris, Éditions de la MSH, 1990.

en partie oubliés, mais aussi souvent évoqués et récupérés dans le domaine scientifique et ethnographique, ces travaux sur la France contemporaine restent un apport à cette entreprise particulière d'une ethnographie de sa propre société, qui vise à penser le même avec les yeux de l'autre – entreprise qui revient en somme à traiter autrui comme soi-même. Aujourd'hui, alors que les phénomènes d'exclusion resurgissent avec une brutalité qu'on aurait voulu croire disparue, il est utile de rappeler, comme Marcel Mauss n'eût pas manqué de le faire, cette « leçon d'ethnologie morale ». ■



Illustrations :

haut : Mission « Minot ». L'épicerie-boulangerie en 1900, France. © H. Amiot, Archives LAS.

centre : « La mémoire de la mémoire », habitants de Minot visitant l'exposition photographique, tenue au village en 1972 et intitulée « Un village et son terroir, 1900-1975 », France. © A. Zonabend, Archives LAS.

bas : Mission « Minot ». Les gens du finage.
© Archives LAS.

|| DES OUTILS POUR LA RECHERCHE

Le LAS a toujours manifesté la volonté d’opérer, partout où cela est possible, des jonctions entre des domaines d’étude et des formes de diffusion de la recherche. Ses membres n’ont jamais cru qu’en sciences humaines, les fonctions de recherche, d’enseignement, de publication ou de documentation puissent être tenues séparées. Aussi, dès le début, le laboratoire a mis à la disposition de *tous* les chercheurs des moyens de divulgation ou d’approfondissement de leurs travaux.

DES REVUES

Parmi les outils de diffusion de la recherche, *L’Homme*, revue d’anthropologie générale créée au LAS dès 1961, doit être citée en tout premier lieu. Il faut lui ajouter *Études rurales*, publication orientée vers les problèmes agraires en France et dans le monde, qui fut associée à l’unité dès le début, sous la direction de Isac Chiva. Le LAS n’a jamais considéré ces revues – dont les membres des comités directeurs et des conseils de rédaction sont, en majorité, extérieurs à l’unité, tout comme leurs actuels secrétaires généraux –, comme des organes privilégiés de publication des travaux menés en son sein, mais comme des tribunes ouvertes à toute la profession et au-delà.

L’HOMME

L’Homme, revue française d’anthropologie, à laquelle se rattache la collection « Les Cahiers de *L’Homme* », publiée par les Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, a été créée en 1961 par le linguiste Émile Benveniste, le géographe Pierre Gourou et l’ethnologue Claude Lévi-Strauss, tous trois professeurs au Collège de France. Si une orientation pluridisciplinaire de la revue est ainsi affichée dès le départ, c’est cependant l’ethnologie qui, dans ses colonnes, s’imposera au fil des ans en raison notamment de l’ascendant de son principal fondateur qui souhaitait doter l’anthropologie sociale française d’un périodique de haut niveau scientifique et d’audience internationale, à l’instar du *Journal of the Royal Anthropological Institute* au Royaume-Uni, de *Zeitschrift für Ethnologie* en Allemagne, ou de



Revue *L’Homme*
© J. Jamin.

American Anthropologist aux États-Unis ; en raison également de sa localisation au Laboratoire d’anthropologie sociale, qui deviendra permanente, et qui amènera la plupart des chercheurs qui en furent membres à y publier un ou plusieurs articles et revues, à telle enseigne que la revue sera longtemps perçue comme celle du laboratoire, voire comme celle de son directeur et du courant théorique – le structuralisme – dont, à tort ou à raison, on lui attribua la paternité, et dont *L’Homme* aurait été l’organe en l’occurrence exclusif d’expression.

C’était méconnaître toutefois et le contenu réel de la revue qui accueillait des travaux empiriques au traitement analytique varié, et, surtout, la personnalité de son premier artisan, **Jean Pouillon**, qui la dirigea jusqu’en 1996, et à qui, dès sa fondation, Lévi-Strauss l’avait confiée du fait de l’expérience qu’il avait acquise au sein du comité des *Temps Modernes* et des fonctions de rédacteur des comptes rendus analytiques, qu’il continuait d’exercer à l’Assemblée nationale. Du fait aussi de la clarté d’exposition, l’acuité de pensée et l’ouverture d’esprit de celui qui préféra se qualifier de « *secrétaire général* » plutôt que de « *rédacteur en chef* », manifestant par là, non sans humour, sa légendaire défiance à l’égard de tout dogmatisme, de tout académisme et de toute hiérarchie. Ce qui devait faire de lui, comme l’écrivait Lévi-Strauss, la « conscience vigilante » des anthropologues de quelque nationalité, de quelque école de pensée et de quelque attache universitaire fussent-ils.

Grâce à Pouillon, s'appuyant dès 1964 sur un comité de direction élargi (André-Georges Haudricourt, André Leroi-Gourhan et Georges-Henri Rivière rejoignirent les fondateurs), la revue avait atteint, en une dizaine d'années, les objectifs qui lui avaient été fixés : elle était devenue la principale et la plus importante des revues françaises d'anthropologie dans laquelle publier prenait valeur de viatique, d'accréditation ou de consécration.

Rendre visible autant que lisible le développement de l'anthropologie sociale et y participer par la publication d'articles relevant des différents champs et aires culturelles de la discipline ainsi que par la composition de numéros thématiques, tel fut le programme scientifique et éditorial auquel la revue s'est tenue et qui allait confirmer la place de premier plan qu'elle avait conquise parmi les publications périodiques (*L'Homme* est trimestriel) de l'anthropologie, qu'elles soient nationales ou internationales. Cette place allait se renforcer au cours des décennies suivantes, même après la retraite de son secrétaire général auquel, en 1997, fort lui-même d'une expérience de revue (notamment celle de *Gradhiva* qu'il avait fondée avec Michel Leiris en 1986), **Jean Jamin** succéda, s'entourant d'une nouvelle équipe de rédaction qui permit à *L'Homme* d'entrer dans l'ère informatique, de développer de nouvelles formes de mise en page et d'introduire de nouvelles rubriques, de manière à rendre la revue plus présente dans les débats théoriques ou les questions méthodologiques, à l'heure où l'anthropologie voyait ses terrains traditionnels non se déliter – comme on l'a trop souvent dit – mais se transformer rapidement, et mettre son exercice à l'épreuve non seulement de la mondialisation mais d'autres courants de pensée.

Pourvu d'un nouveau conseil de rédaction, plus étoffé, *L'Homme* s'est ainsi attaché, depuis une quinzaine d'années, à faire apparaître les connexions possibles, les transferts conceptuels effectifs ou escomptés entre l'anthropologie sociale et d'autres

disciplines (telles que l'histoire, l'économie, la philosophie, la psychanalyse, l'esthétique, l'épistémologie et l'histoire des sciences, la critique littéraire, la musicologie, etc.) et à rendre compte des nouveaux terrains et objets qui sollicitent la discipline anthropologique actuelle et qu'elle éclaire par son approche. Ce qui a conduit celle-ci à redéfinir ses pratiques, retoucher ses analyses, réajuster ses concepts, au risque de se présenter comme une « pensée anxieuse », mais qui, comme le remarquait Gaston Bachelard à propos de toute science, de toute discipline, voire de toute aventure humaine, l'est par essence non par accident. En ce sens, *L'Homme*, depuis sa fondation, n'a jamais renié son titre ni failli à sa visée qui est de dégager les invariants derrière les particularités sociales et culturelles.

Se sont donc succédé, en tant que secrétaire général : **Jean Pouillon** (1961-1996) puis **Jean Jamin**.

L'équipe rédactionnelle compta : **Edma Lemay, Noëlle Imbert-Vier, Nicole-Claude Mathieu, Evelyne Guedj, Marie-Claire Beauregardt, Cléo Pace**. Actuellement, le secrétariat de la rédaction est assuré par **Aline Malavergne** et **Valérie Ton That**.

ÉTUDES RURALES

Fin 1958, à la demande de Fernand Braudel, Président de l'EPHE, et de Clemens Heller, son adjoint, et avec les moyens de la VI^e section, Isac Chiva organisa à Paris un colloque sur l'assolement triennal en France. Toutes les disciplines, toutes les régions, tous les grands noms des études rurales françaises d'alors s'y retrouvèrent et confrontèrent leurs points de vue. Au terme de ce colloque fut envisagé le lancement d'une revue française consacrée aux problèmes agraires. Cette idée rencontra un accueil favorable : une telle revue ne ferait double emploi avec aucun autre périodique scientifique existant de langue française. Aussi, la présidence confia la tâche de mettre en route ce projet à **Isac Chiva** et suggéra de solliciter pour les fonctions de codirecteurs **Georges Duby**, alors professeur à l'Université d'Aix-Marseille, et **Daniel Faucher**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Toulouse, auprès desquels Isac Chiva allait jouer le rôle de secrétaire général. C'est dans ces circonstances que naquit la revue. Et lorsqu'en 1960, **Claude Lévi-Strauss** demanda à Isac Chiva de l'assister dans son travail de gestion du LAS, c'est tout naturelle-



Revue *Études rurales*

ment que les membres de la rédaction d'*Études rurales* furent accueillis au sein du laboratoire.

Études rurales est par définition une revue pluridisciplinaire. Elle se propose, comme son nom l'indique, d'explorer les sociétés paysannes et le monde rural dans toutes ses dimensions et toutes ses manifestations. Elle est donc liée à un objet d'étude et n'est en aucun cas porte-parole d'une seule discipline. La revue s'est donc efforcée d'être un lieu de rencontre entre historiens, géographes, anthropologues et sociologues, au fil de parutions régulières reflétant l'actualité scientifique et grâce à des numéros spéciaux faisant le point sur des domaines de recherche et présentant les résultats de projets intellectuels menés au cours de plusieurs années, ou proposant des travaux pionniers ouvrant de nouvelles perspectives.

Le secrétariat général de la revue fut successivement assuré par : **Isac Chiva** (1961-1982), **Gérard Lenclud** (1983-1987), **Jean-François Gossiaux** (1988-1992), **Jacques Cloarec** (1992-1998), **Carmen Bernand** (1999-2004) et **Gérard Chouquer** depuis 2005.

Depuis 50 ans, la revue Études rurales fait le pari que la ruralité représente quelque chose de majeur pour une part importante de l'humanité. À travers les diverses aires culturelles et disciplines des sciences sociales, elle entend contribuer à la compréhension des problèmes contemporains (insécurité alimentaire, foncière et énergétique, politiques de la nature, globalisation) et à la compréhension des richesses du monde (métissage, parité, cosmopolitisme). La croissance de la ville et du fait urbain ne réduit pas le champ de la ruralité mais l'augmente en investissant la nature de fonctions, de valeurs et de représentations nouvelles. Ce qui est en jeu, c'est l'invention d'un monde postcolonial qui laisse une large place aux émergences, souvent aiguës, qui se dessinent ici et là.

Gérard Chouquer

L'équipe rédactionnelle compta successivement les personnes suivantes : **Françoise Zonabend**, **Marie-Claude Pingaud**, **Marie-Elisabeth Handman**, **Jacqueline Angelopoulos**, **Danielle Daho**, **Catherine Duby**, **Claudine Moche**. Enfin, **Claire Perenchio** et **Eva Kempinski** sont membres de l'équipe rédactionnelle depuis, respectivement, 1994 et 2000.

Voici comment l'équipe rédactionnelle actuelle caractérise, de façon métaphorique et poétique, le travail éditorial qu'elle effectue sur les textes publiés dans la revue.

Lettres de mon moulin

Chaque mot est un grain de blé.

Donnez-nous vos premières moutures. Nous les tamisons, les blutons, laissons reposer avant d'ajouter la levure.

Une pincée de sel, de pavot et de cumin. Le produit est prêt de bon matin.

Proposé à la dégustation, il n'attend que l'approbation.

Farines du monde entier. C'est le secret des bons meuniers.

Claire Perenchio et Eva Kempinski

CAHIERS D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Répondant au souhait de donner une visibilité aux travaux réalisés par des membres du laboratoire et tout particulièrement, aux journées d'études régulièrement organisées en son sein, le LAS s'est doté, à l'initiative et sous la direction de **Philippe Descola**, d'une collection, les *Cahiers d'anthropologie sociale*, publiée aux éditions de L'Herne et coordonnée par **Noëlie Vialles** et **Salvatore D'Onofrio**. Cette collection a vu paraître son premier volume, *Dire le savoir-faire*, en 2006 (dir. S. D'Onofrio et F. Joulian) ; ont suivi les volumes « La guerre en tête » (2006 ; dir. S. D'Onofrio et A.-C. Taylor), « Gouverner la nature » (2007 ; dir. A. Selmi et V. Hirtzel), « Walter



Collection *Cahiers d'anthropologie sociale*

Benjamin, la tradition des vaincus » (2008 ; dir. Ph. Simay), « Paroles en actes » (2009 ; dir. J. Bonhomme et C. Severi) ; le volume 6, « Poils et sang » (2010 ; dir. D. Karadimas) vient de paraître.

Dès les origines, le LAS se dota d'outils de documentation et d'information qui n'ont cessé de se perfectionner et ont acquis une place de premier plan dans le paysage de la recherche.

LA BIBLIOTHÈQUE

- Responsable de la bibliothèque depuis 1973, Marion Abélès :

L'histoire de la bibliothèque est indissociable de celle du laboratoire. En effet, dès la création du Laboratoire d'anthropologie sociale et conformément à l'idée que s'en faisait son fondateur, la mise en place d'outils d'aide à la recherche s'est avérée indispensable. Claude Lévi-Strauss a tout d'abord œuvré pour que l'Unesco se procure un exemplaire du fichier des Human Relations Area Files (HRAF) dont le LAS serait dépositaire. Il a souhaité, ensuite, y accoler une bibliothèque de référence pour les chercheurs.

Cette bibliothèque, qui n'était donc qu'un service parmi d'autres, s'est rapidement développée, jusqu'à devenir le pivot du laboratoire. Elle met aujourd'hui à la disposition des lecteurs un vaste fonds documentaire en ethnologie générale comprenant trois sections : les imprimés, le fichier des HRAF et les archives.

Cette évolution s'est déroulée en trois temps : après une phase de mise en place, sont venues des années de croissance des collections et d'ouverture à un plus large public, suivies d'une période de stabilisation, où l'on a veillé à pérenniser, mais aussi à diversifier les services offerts.

Une bibliothèque pour les chercheurs

Lors de l'installation au Collège de France, dans les locaux rendus disponibles par le départ des géologues, en 1965, les HRAF se déploient dans une salle située à l'entrée du laboratoire et la bibliothèque occupe une vaste pièce dont les murs sont couverts de rayonnages vitrés. Au centre, se trouvent, comme c'est encore le cas aujourd'hui, de grandes tables, qui étaient alors peu utilisées, si ce n'est lors des séminaires, assemblées générales et autres réunions.

Conçue primitivement comme une bibliothèque de référence à l'usage des chercheurs du laboratoire, elle accueillera bientôt quelques étudiants travaillant sous leur direction et des chercheurs étrangers invités. Elle n'est cependant pas ouverte au public.

En 1973, ses collections comptent environ 2000 ouvrages, auxquels s'ajoutent 50 titres de périodiques, ainsi que des usuels (dictionnaires et encyclopédies). Le budget de la bibliothèque, quoique limité, permet, outre les abonnements aux périodiques, l'acquisition des ouvrages de base de la discipline. Quelques années plus tard, les collections occupent tous les rayonnages et il devient nécessaire d'en installer de nouveaux, dans les couloirs, sur tous les murs restés disponibles. Les bureaux des chercheurs accueillent les thèses et la littérature grise. Le déménagement du laboratoire représentera donc une chance inespérée pour sa bibliothèque.

Une bibliothèque ouverte

En 1985, le LAS s'installe en effet dans les locaux mis à la disposition du Collège de France dans l'ancienne École polytechnique. La bibliothèque et le fichier des HRAF investissent alors les 350 m² de l'ancien amphithéâtre Arago²⁹.



Human Relations Area Files (HRAF). © P. Imbert, Collège de France.

29. Cette partie de l'école polytechnique a été réalisée entre 1880 et 1887 par l'architecte Henri Mayeux (1845-1929). Lorsque le Collège de France s'est installé dans le bâtiment, l'amphithéâtre a été coupé en deux horizontalement, la bibliothèque en occupe la partie haute, bénéficiant ainsi d'un éclairage zénithal. Cette architecture en verre et en fonte est représentative de la fin du XIX^e siècle.

Profitant du nouvel espace qui lui est offert, le centre de documentation va ouvrir ses portes à un public plus large, composé - outre les membres du laboratoire - de chercheurs français et étrangers et d'étudiants à partir de la maîtrise. Il va peu à peu devenir une bibliothèque de référence en anthropologie et prendre une place importante dans la cartographie des centres de ressources spécialisés.

S'il conserve dans un premier temps son ancien mobilier, faute de crédits suffisants, le lieu sera totalement repensé et réaménagé en 1999. La salle offre à présent 22 places, dans un espace fréquenté, chaque année, par 3500 lecteurs. Comme dans les précédents locaux, les séminaires internes, assemblées générales et rituels festifs qui ponctuent la vie du laboratoire, ont toujours lieu à la bibliothèque qui en constitue, plus que jamais, le cœur.

Aujourd'hui, sont donc rassemblés et consultables en un même lieu, les HRAF, la bibliothèque et les archives. Ce regroupement reflète la cohérence que l'on a voulu donner à l'ensemble et la complémentarité des différentes sections.

Conçu par l'anthropologue américain George Peter Murdock, pendant l'entre-deux-guerres, à l'Institute of Human Relations de l'Université Yale, le fichier des HRAF a pour but de proposer des données sur diverses sociétés. Ce fichier représente une gigantesque base de données ethnographique : mille trois cents sociétés à travers le monde y sont mentionnées. Quatre cents groupes, répartis sur huit aires géographiques et sélectionnés selon des critères de diversité culturelle maximale, y sont documentés de façon exhaustive³⁰. Cet outil peut être utilisé soit comme une bibliothèque, soit comme un système de recherche comparative sur un sujet précis.

Plurithématique et plurirégionale, la section des imprimés de la bibliothèque compte à ce jour 29 000 ouvrages, 21 500 tirés à part et 480 titres de périodiques dont 200 vivants. Elle est constituée d'un fonds général qui couvre l'ensemble des champs de l'anthropologie ainsi que les disciplines connexes – linguistique, archéologie, préhistoire, géographie humaine, sociologie, religion,



La bibliothèque du LAS. © P. Imbert, Collège de France.

etc. – et de plusieurs fonds spécifiques, qui viennent le compléter et correspondent aux dons de bibliothèques personnelles. Les acquisitions d'ouvrages, qui reflètent les thématiques de recherche de l'unité, témoignent des échanges constants entre bibliothécaires et chercheurs.

Les archives des ethnologues

Dès 1963, les premiers fonds d'archives sont déposés au LAS : celui d'Alfred Métraux est ainsi confié par sa veuve au laboratoire « et plus spécialement au Professeur Lévi-Strauss ». L'année suivante, le LAS accueille les archives de Robert Hertz. Il réalise là un véritable sauvetage et pose les jalons de ce qui deviendra la section des archives de la bibliothèque. En 1965, Claude Lévi-Strauss recueille les papiers de Lucien Sebag. Ces trois fonds seront entreposés dans des armoires pendant de longues années, faute de place et de moyens pour les traiter. Ce n'est qu'à la fin des années 1990 qu'ils sortiront progressivement de l'oubli. C'est aussi à cette époque que l'on commencera à s'intéresser à l'histoire de la discipline et à son patrimoine intellectuel. La bibliothèque va alors mettre en place une politique de conservation et de valorisation des archives, ainsi qu'une collecte active auprès des chercheurs ayant cessé leur activité. Treize nouveaux fonds viennent ainsi s'ajouter aux premiers³¹. En l'es-

30. Voir M. Chevallier-Schwartz, « Human relations area files », in Michel Izard et Pierre Bonte (éds.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 2004 (Coll. Quadrige).

31. On trouvera la liste des fonds d'archives sur le site du LAS : <http://las.ehess.fr/document.php?id=66>



Île de Pâques et pétroglyphes de l'île de Pâques, mission Métraux (1934-1935). © A. Métraux, Archives LAS, DR.

pace de quelques années, la section des archives va passer d'une armoire à un local spécialement aménagé, occupé aujourd'hui par 150 mètres linéaires de documents. Déposées à la bibliothèque, les archives font l'objet de conventions de don avec le Collège de France.

Les photographies, qui occupent une place importante parmi les matériaux ethnographiques, ont été traitées de la même manière que les papiers et regroupées en un « Fonds des archives photographiques ». Il contient plusieurs milliers d'épreuves, déposées au laboratoire par les chercheurs eux-mêmes, au retour de leurs missions, ou appartenant aux fonds d'archives reçus plus récemment. Il faut encore noter que plusieurs chercheurs ont confié leurs archives de leur vivant, ce qui a permis de mieux contextualiser et classer leurs matériaux de terrain. Cette section conserve également les archives du laboratoire de 1960 à 1982, produites par C. Lévi-Strauss et I. Chiva durant leurs mandats respectifs de directeur et directeur adjoint. Elles comprennent notamment la correspondance – environ 10 000 lettres – que le fondateur du LAS a entretenue avec les institutions de tutelle et les chercheurs du monde entier, pendant cette période. La bibliothèque est donc depositaire d'une part essentielle de la mémoire scientifique et institutionnelle du laboratoire qui l'abrite.

Les archives se recoupent et, souvent, se répondent, illustrant l'évolution des pratiques de terrain de deux générations d'ethnologues ou renvoyant aux problématiques marquantes de la discipline.

Quel avenir pour la bibliothèque ?

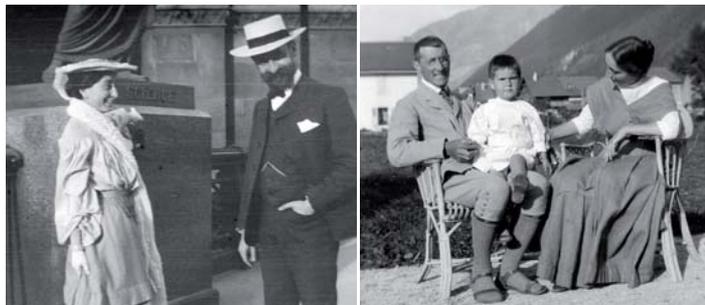
Commencée en 1987, l'informatisation de l'ensemble des fonds d'imprimés, puis d'archives est aujourd'hui presque achevée. Le catalogue des ouvrages et la base de données des archives sont

accessibles sur Internet. Un programme de numérisation des fonds d'archives est en cours. La bibliothèque met également à la disposition de ses usagers un ensemble de ressources en ligne, auxquelles ses trois institutions de tutelle donnent accès. Grâce au travail de veille documentaire mené en son sein, un choix de revues électroniques gratuites, correspondant aux thématiques de recherche du LAS, est proposé. Il va de soi que, comme elle l'a toujours fait, la bibliothèque continuera à intégrer les nouveaux outils liés aux évolutions du monde numérique.

Si cette bibliothèque de recherche a largement bénéficié des transformations considérables du processus de traitement des données, et fut même, parfois, pionnière en ce domaine, l'avenir la conduira sans doute, avant tout, à assumer pleinement sa vocation de sauvegarde et de transmission de la mémoire. Les archives prennent donc une place stratégique au sein du laboratoire. L'anthropologie a maintenant plus d'un siècle et l'on commence à en retracer l'histoire. Les matériaux de terrain des ethnologues, comme les traces de l'activité institutionnelle d'un laboratoire de recherche aussi prestigieux que le nôtre contribuent, de façon décisive, à une meilleure compréhension de l'histoire et de l'évolution récente de la discipline.

Comme un ultime et salutaire rappel des espoirs qui ont accompagné sa création, la bibliothèque du Laboratoire d'anthropologie sociale recevra bientôt le nom de son fondateur.

Ceux qui ont accompagné Marion Abélès, à des degrés divers, dans l'élaboration de cette bibliothèque ont été nombreux. On n'en citera que quelques-uns :



Marcel Mauss et Alice Hertz à Londres, 1910.

© R. Hertz, Archives LAS.

Robert et Alice Hertz avec leur fils Antoine, 1912.

© Anonyme, Archives du LAS.

Sophie Assal, Patricia Bleton, Fatiha Djouada, Catherine Gadouin, David Rigoulet-Roze, Daniel Vo.

Le fichier des *Human Relations Area Files* a été géré successivement par : Roberto Miguelez, Solange Pinton, Nicole Belmont, Tina Jolas, Jacqueline Duvernay, Monique Chevallier-Schwartz, Nicole Bernageau, Pierre Le Coupé Grainville. C'est aujourd'hui Sandrine Lecointre qui en a la charge.

Anne-Laure Pierre puis Christine Laurière ont participé à la création de la section des archives et au traitement des fonds. Ont également contribué à ce travail : Marie-Pierre Bousquet, Olivia Kindl, Maud Saint-Lary, Aurélie Troy.

L'équipe de la bibliothèque, en 2010, comprend outre sa responsable :

Sandrine Lecointre :

« Être bibliothécaire au LAS est une manière pour moi de rester fidèle à mes premières amours : l'ethnologie, les livres et la vie étudiante. Ma double formation en ethnologie et en documentation me permet de mettre en place une « veille scientifique ». Cela consiste à identifier et sélectionner, en collaboration avec les membres du laboratoire, des ouvrages et des ressources en ligne reflétant l'actualité de la discipline. Je suis aussi responsable du Centre documentaire d'ethnologie comparée, abritant les HRAF. Enfin, mes compétences sont mises au service de l'accueil des chercheurs en devenir, que j'ai la chance de côtoyer et de guider dans leurs recherches documentaires. »

Florence Neveux :

« Autour des tables de la bibliothèque, archives, ouvrages, articles et thèses, patiemment réunis, rigoureusement choisis, poursuivent leur long dialogue. Créer les notices qui les décrivent et constituent le catalogue, c'est donner aux lecteurs les « mots-clés » de cet échange, pour qu'à leur tour ils y prennent part, le prolongent et l'infléchissent. Au LAS, peut-être plus qu'ailleurs, les bibliothécaires prêtent la même oreille attentive à l'écho des voix anciennes qu'aux murmures prometteurs. »

Marie-Christine Vickridge :

« Je suis entrée à la bibliothèque du LAS en 1998. Mon travail recouvre essentiellement deux activités. J'accueille les lecteurs – étudiants, cher-

cheurs novices ou chevronnés – dont les demandes sont très diverses. Je les aide à rechercher ou à localiser les documents dans la bibliothèque ou les différents centres documentaires parisiens et les oriente vers les ressources en ligne auxquelles la bibliothèque est abonnée.

Par ailleurs, m'incombe la gestion des périodiques de la bibliothèque. Chaque mois, l'ensemble des sommaires des revues reçues est envoyé aux chercheurs du LAS et aux lecteurs inscrits à la bibliothèque.

La diversité des outils de recherche et des contenus sur Internet nous oblige à actualiser régulièrement nos compétences, afin de mieux orienter les lecteurs dans leurs recherches si variées. Ces aspects donnent au métier un intérêt accru. » ■



Masque gu « éléphant ». Ethnie Guro, Côte d'Ivoire, 1975.
© A. Deluz, Archives LAS.

|| DE L'AVENIR

Il est devenu coutumier de dire que l'anthropologie a connu une mutation profonde de ses objets, de ses paradigmes et de ses problématiques au cours des trente dernières années et qu'il n'est plus possible aujourd'hui de pratiquer cette discipline comme on le faisait encore dans les années 70 ou 80 du XX^e siècle. C'est à la fois vrai et faux. C'est vrai si l'on reconnaît que la séduction exercée par la dimension totalisante du terme anthropologie a conduit à ranger sous cette rubrique des entreprises disparates qui ont pour seul point commun de privilégier une approche qualitative des faits de société : on baptise désormais d'anthropologique toute démarche explorant les affects, les motivations ou les interactions au sein d'un groupe quelconque de personnes, voire toute stratégie narrative donnant à voir des rapports sociaux, des expériences individuelles ou des systèmes de croyance à partir du point de vue des acteurs. C'est vrai encore si l'on prend acte du fait que la dynamique issue de la confrontation entre les approches structuralistes et les approches processuelles s'est maintenant épuisée pour laisser la place à un paysage théorique beaucoup plus éclectique, caractérisé par des emprunts féconds aux sciences cognitives, à la linguistique, à la méthode historique, à la philosophie du langage et de l'esprit, à l'histoire de l'art, voire à l'éthologie ou à la psychanalyse. Les chercheurs du Laboratoire d'anthropologie sociale se sont engagés de manière décidée dans ce rôle de passeurs entre des disciplines voisines, convaincus qu'ils sont que, comme le disait Mauss, les progrès se font toujours dans cet inconnu qui réside aux frontières des sciences. C'est vrai, enfin, si l'on examine la grande pluralité des objets empiriques que les anthropologues se donnent aujourd'hui pour mission d'étudier, les trois grands domaines traditionnels relativement compartimentés qu'étaient les sociétés tribales, les paysanneries et les mondes urbains ayant volé en éclat sous l'effet d'un double processus complémentaire d'hybridation et de fixation des particularités qui multiplie à l'infini des situations locales et des systèmes de pratique à la fois très spécifiques et manifestant dans leur modes de configuration des familles de traits communs. Là encore, les

membres du LAS ont su relever le défi de cette diversité et s'attacher à rendre raison des très nombreuses facettes sous lesquelles se présentent les réalités sociales et culturelles du monde contemporain.

Mais il est faux de dire que l'anthropologie s'est transformée au point d'avoir perdu sa spécificité originelle, du moins si l'on accorde encore quelque crédit à une définition rigoureuse de la discipline. Depuis ses origines, en effet, l'anthropologie combine étroitement trois démarches dont la cohabitation n'est pas toujours aisée : l'ethnographie comme acquisition de données par observation directe d'une collectivité décrite par convention monographique comme une totalité ; l'ethnologie comme effort de synthèse généralisante portant sur un ensemble de collectivités dont on présume qu'elles présentent des affinités soit à l'échelle d'une aire culturelle, soit à l'échelle d'un régime de pratique, d'un type de dispositif institutionnel ou d'une dynamique d'évolution ; l'anthropologie proprement dite, enfin, comme étude des propriétés formelles de la vie sociale en général. C'est toute la difficulté de l'anthropologie, en même temps que le défi extrêmement excitant qu'elle propose à ceux qui la pratiquent, que de tenter de mener de front ces trois approches qui exigent l'excellence dans la description et l'interprétation ethnographique, une érudition impeccable dans la comparaison interne à une aire culturelle ou à un type de phénomènes, et l'audace dans la formulation d'hypothèses susceptibles de mettre en évidence telle ou telle régularité récurrente dans l'organisation de systèmes de rapports entre des classes d'objets ou de relations. C'est en tout cas la conception que s'en font les membres du LAS et c'est celle que j'ai souhaité défendre et promouvoir depuis dix ans.

Quelles sont à présent les lignes directrices qui pourraient guider nos recherches futures ? La prospective est un exercice périlleux qui, du fait des démentis répétés que l'expérience apporte aux prédictions, met souvent les chercheurs en sciences sociales face aux limites de leurs capacités d'analyse. Néanmoins, il n'est pas impossible d'envisa-

ger des tendances à moyen terme. D'abord, sur quelles ressources compter ? Pour un laboratoire dit 'généraliste', il est nécessaire en premier lieu que tous les continents et tous les genres de collectifs aient leurs spécialistes. C'est le cas aujourd'hui au LAS pour l'Afrique et le Moyen-Orient, les Amériques et l'Océanie qui comptent entre six et sept chercheurs par domaine ; l'Europe est moins bien lotie, l'Asie et le monde urbain sont absents. Claude Lévi-Strauss disait préférer les « tropiques vancants » aux « tropiques bondés » et c'est l'une des multiples raisons qui l'ont conduit à exclure les grandes civilisations d'Orient du périmètre des recherches du LAS ; mais il aurait pu tout aussi bien devenir un spécialiste du Japon – il a regretté que les circonstances en aient décidé autrement –, de sorte que cette exclusion est plus accidentelle que structurelle. Il serait ainsi souhaitable que le LAS puisse s'ouvrir aux remarquables terrains d'investigation que la désagrégation de l'empire soviétique a rendu accessibles, notamment l'Asie centrale et la Sibérie, et dont certains traits – le mode de vie pastoral, le chamanisme, les cultures de la chasse, l'organisation tribale – retiennent depuis longtemps l'attention de chercheurs du laboratoire. Il en va de même pour les sociétés dites 'tribales' d'Asie du Sud-Est – en Malaisie, aux Philippines, en Birmanie, en Indonésie, au Vietnam – dont Lucien Bernot fut jadis un expert réputé et qui présentent des caractéristiques dans l'organisation sociale et religieuse qui ne peuvent manquer de retenir l'attention des océanistes ou des américanistes. Quant à l'absence des études urbaines – et la faible présence des recherches en anthropologie des sciences et des techniques –, elles sont dommageables pour une institution qui se définit par son aptitude à produire des généralisations comparatives sur toutes les facettes du monde contemporain : plus de la moitié de la population mondiale vit désormais dans des villes et dans des contextes industriels et post-industriels.

Toutefois, par-delà les objets empiriques d'étude qui permettent d'alimenter l'entreprise de réflexion commune, ce sont surtout les axes thématiques et les problématiques de recherche qui peuvent dessiner le futur du LAS. J'en distinguerai quatre, qui prolongent sous une forme ou sous une autre des préoccupations déjà présentes dès la fondation du laboratoire.

Le premier axe s'articule autour de la question générale des **formes de la connaissance et de l'énonciation** ; il peut se diviser en trois branches. La cognition et la perception d'abord, c'est-à-dire tout ce qui recouvre les dimensions psychologiques, linguistiques et techniques des savoirs et des pratiques, les systèmes et modes de connaissance, les théories indigènes de l'esprit, des états internes et de l'expérience sensible, les mécanismes de catégorisation et de mémorisation. Le rôle social de la parole et de la tradition orale, ensuite, c'est-à-dire le champ très général des régimes de discours, au croisement de l'anthropologie linguistique, de l'étude des théories indigènes du langage et du signe, de la pragmatique des usages, des contextes d'énonciation et des formes de transmission, et de l'étude comparative des énoncés rituels et des diverses formes de littérature orale, les mythes et les contes en particulier. Le champ du savoir proprement anthropologique, enfin, c'est-à-dire l'étude des contextes historiques et intellectuels au sein desquels des objets de connaissance anthropologique ont été constitués.

Le deuxième axe est celui, toujours vivace, des mécanismes de la **constitution des identités**. Une dimension centrale de ce champ de recherche est l'étude de la parenté, le plus ancien des systèmes de régulation et de transmission des identités collectives. Il s'agit là d'une des constantes du LAS depuis sa fondation, les avancées scientifiques enregistrées dans le domaine étant pour une large part dues à ses membres. Ce domaine 'classique' est pourtant loin d'être épuisé. Sont particulièrement dignes d'attention la question des fondements de la filiation et de ses rapports avec la transmission, la question des terminologies et de la nature des catégorisations qu'elles expriment, la question de la tension théorique entre des stratégies matrimoniales inscrites dans une structure, et des politiques matrimoniales régies par l'événement et par le rapport d'un individu à des groupes de parenté divers, enfin la question des inflexions subies par la parenté suite aux techniques de reproduction assistée et aux transformations de la famille en Occident. La constitution des identités individuelles est également une thématique ancienne en anthropologie, mais à laquelle les nouvelles techniques de procréation et le développement des greffes d'organe donnent une singulière actualité. Paraît particuliè-

rement prometteuse la comparaison des nouvelles images du corps engendrées par les biotechnologies, la robotique, ou même la littérature d'anticipation, avec le très riche corpus de représentations portant sur ce thème dans les sociétés non modernes : statut des substances, organes et tissus corporels, du fœtus et de l'embryon, des membres sectionnés.

Le troisième axe porteur de promesses est également au cœur de l'anthropologie depuis ses origines, c'est la question des **rapports de continuité et de discontinuité entre la nature et la culture**. La situation présente, avec la transformation accélérée des environnements et le bouleversement engendré par les progrès de la génétique, lui donne toutefois une particulière acuité. L'anthropologie a un rôle important à jouer dans la compréhension de ces phénomènes, notamment en révélant les substrats culturels dans lesquels ils prennent naissance et en montrant comment ceux-ci s'accordent ou non avec des schèmes cosmologiques plus amples. Deux voies s'ouvrent pour ce genre d'analyse. La première est un prolongement des recherches menées au laboratoire sur les interactions entre les sociétés et leurs environnements selon une approche qui traite les éléments biotiques et abiotiques de l'écosystème comme autant d'agents engagés dans un réseau d'interactions dans lesquelles le rôle des non-humains reçoit le même poids que celui des humains. Cette approche permet de traiter des questions en apparence classiques, mais transformées par la manière de les aborder, depuis les conceptions et modes d'organisation de l'espace et de l'habitat, la perception des risques environnementaux et l'incidence des politiques de préservation de la nature, jusqu'à la perception subjective de l'espace anthropisé et non anthropisé ou la production culturelle des espaces naturels. Ces questions ne sont pas propres à une aire culturelle et leur prise en compte témoigne de la possibilité d'apporter un point de vue anthropologique sur des questions concernant autant les sociétés 'traditionnelles' que le monde industrialisé, par exemple celle des aires protégées. L'autre aspect de l'interface entre nature et culture dont l'étude est promise à un bel avenir est la relation complexe que les animaux humains entretiennent avec les animaux non humains sur les plans techniques, symboliques et sociaux. Ceci concerne les recherches sur le statut de l'animal, no-

tamment d'élevage et de compagnie, et exige de s'intéresser en particulier aux pratiques alimentaires, dans les sociétés industrialisées et traditionnelles comme dans les situations culturelles de transition, aux rapports affectifs avec les animaux tels qu'ils se dégagent de l'expérience des praticiens (vétérinaires, éleveurs, chercheurs), aux mouvements 'animalistes' en pleine expansion en Europe et au rôle de l'animal dans la gestion de la santé publique (épizooties, maladies infectieuses à saut d'espèces). Enfin cette interface doit aussi être envisagée dans le temps long du processus de co-évolution de populations d'animaux et d'humains partageant un même environnement et dont les comportements se sont ajustés les uns aux autres, ce qui exige de combiner les ressources de l'éthologie à celle de l'ethnographie.

Enfin, d'autres types de non-humains réclament une place beaucoup plus importante dans les études anthropologiques, ce sont les artefacts de toutes sortes qui prennent une part si grande dans notre existence collective. Le dernier axe de recherche qui retient l'attention est donc l'étude de **la vie sociale des objets**, du rôle de médiateur qu'ils jouent dans l'interaction sociale et des délégations de natures diverses que les humains leur confèrent et qui les dotent d'une autonomie relative. Bien que la distinction entre objets représentationnels (qui fonctionnent surtout comme des signes ou des porteurs d'une intentionnalité déléguée) et objets techniques (qui ont au premier chef une fonction instrumentale) soit relativement artificielle, elle permet néanmoins de distinguer deux champs d'investigation qui ne se recoupent pas toujours. Le premier est principalement concerné par l'étude des manières de produire des objets ou des images comparables à ceux que notre société qualifie d'objets d'art ou qui sont devenus tels par leur patrimonialisation muséale, de leurs relations avec les systèmes de représentation, de communication et d'échange des cultures où ils sont produits, de leur destin dans le monde occidental et des transformations qu'ils subissent parfois en raison du succès qu'ils peuvent y rencontrer. L'anthropologie de l'art constitue donc l'axe principal, mais non exclusif, de ce domaine qui recouvre aussi la recherche comparative sur les modes de figuration, sur les dimensions cognitives des iconographies, sur la mise en image de l'altérité, sur l'histoire des collectes et de l'exposition des

objets ethnographiques, sur la mise en scène des autochtones par eux-mêmes et sur le rapport des collectionneurs d'art à leurs objets. Le deuxième champ d'investigation concerne l'anthropologie des objets techniques, jadis brillamment illustrée en France par les recherches en technologie culturelle, mais qui connaît depuis quelques années un certain essoufflement. Un renouveau des recherches dans ce domaine passe sans nul doute par une inflexion décidée vers l'étude ethnographique des techniques industrielles et scientifiques et de leurs modalités de transfert hors de leurs sites d'invention et de perfectionnement. Ce genre d'étude gagnerait en outre à être mené dans une perspective analogue à celle adoptée pour l'étude des organismes non humains, c'est-à-dire en traitant les objets techniques comme des sujets de droit de la vie sociale.

Il est difficile de dire dès à présent si les directions de recherche esquissées ici correspondent effectivement à ce qui se fera de plus novateur en anthro-

pologie dans une quinzaine d'années. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que les travaux menés par les anthropologues continuent de retenir l'attention bien au-delà de la discipline : historiens, philosophes, sociologues, psychologues, linguistes, mais aussi architectes, géographes, économistes ou psychanalystes, nous lisent, nous commentent et nous utilisent, tous conscients de la grande fécondité d'une démarche qui propose des invariants de la condition humaine fondés sur une systématique raisonnée des différences dans la manière de vivre cette condition. Ce crédit nous le devons à l'objet de notre science, à la rigueur avec laquelle nous la mettons en œuvre, et surtout à la liberté et à l'audace que nous déployons dans la formulation d'hypothèses. C'est l'un des legs les plus précieux que nous a laissés Claude Lévi-Strauss ; mon vœu le plus cher est qu'il continue longtemps à fructifier au Laboratoire d'anthropologie sociale. ■

Philippe Descola



Les membres du LAS, juin 2010

Assises, de gauche à droite : Marika Moisseeff, Sandrine Lecointre, Sophie Bosser.

1^{er} rang, de gauche à droite : Eva Kempinski, Brigitte Derlon, Claire Perenchio, Marie-Christine Vickridge, Barbara Glowczewski, Françoise Zonabend, Philippe Descola, Françoise Héritier, Marie Mauzé, Corinne Fortier, Evelyne Larguèche, Michèle Fiéloux, Aline Malavergne, Marie-Claudine Ah-Pet.

2^e rang, de gauche à droite : Perig Pitrou, Clarisse Herrenschmidt, Anne-Marie Brisebarre, Florence Neveux, Noëlie Vialles, Frédéric Keck, Salvatore D'Onofrio, Dimitri Karadimas, France-Marie Casevitz, Stéphane Breton, Klaus Hamberger, Jérôme Lamarque, Aïda Kanafani-Zahar, Valérie Ton That, Cédric Yvinec, Florence Brunois.

© P. Imbert, Collège de France.

BIBLIOGRAPHIE

- BELMONT, Nicole, « Le Laboratoire d'anthropologie sociale », *La Lettre du Collège de France*, numéro hors-série « Claude Lévi-Strauss, centième anniversaire », novembre 2008, p. 62-65.
- CHIVA, Isac, « Les débuts du Laboratoire d'anthropologie sociale », *La Lettre du Collège de France*, n° 8, juillet 2003, p. 36-37.
- CHIVA, Isac, « Une communauté de solitaires : le Laboratoire d'anthropologie sociale », in Michel Izard (éd.) : *Claude Lévi-Strauss*, Paris, L'Herne, 2004, p. 68-75.
- DESCOLA, Philippe, « Anthropologie structurale et ethnologie structuraliste », in Jacques Revel et Nathan Wachtel (éds.) : *Une école pour les sciences sociales : de la VIe Section à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*, Paris, Éd. du Cerf / Éd. de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1996, p. 127-143.
- DESCOLA, Philippe, « Lévi-Strauss, fondateur du Laboratoire d'anthropologie sociale », in Emilie Joulia (éd.) : *Claude Lévi-Strauss, l'homme derrière l'œuvre*, Paris, J.-C. Lattès, 2008, p. 77-89.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, « L'homme de L'Homme », *L'Homme*, n° 143, juillet-septembre 1997, p. 13-15.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Saudades do Brasil*, Paris, Plon, 1994.
- LÉVI-STRAUSS, Claude et ERIBON, Didier, *De près et de loin*, Paris, Éd. O. Jacob, 1988.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1976 (1^{ère} édition : 1955).
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Mythologiques. 4, L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, « Présentation d'un Laboratoire d'anthropologie sociale », *Revue de l'Enseignement Supérieur*, n° 3, 1965, p. 87-92.

- LÉVI-STRAUSS, Claude, « Méthode et conditions de la recherche ethnologique en Asie », in *Colloque sur les recherches des instituts français de sciences humaines en Asie, Paris, 23-31 octobre 1959*, Paris, Éd. de la Fondation Singer-Polignac, 1960, p. 111-124.

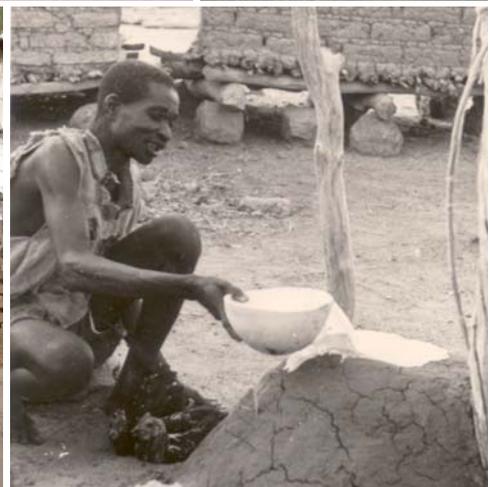
Document audiovisuel

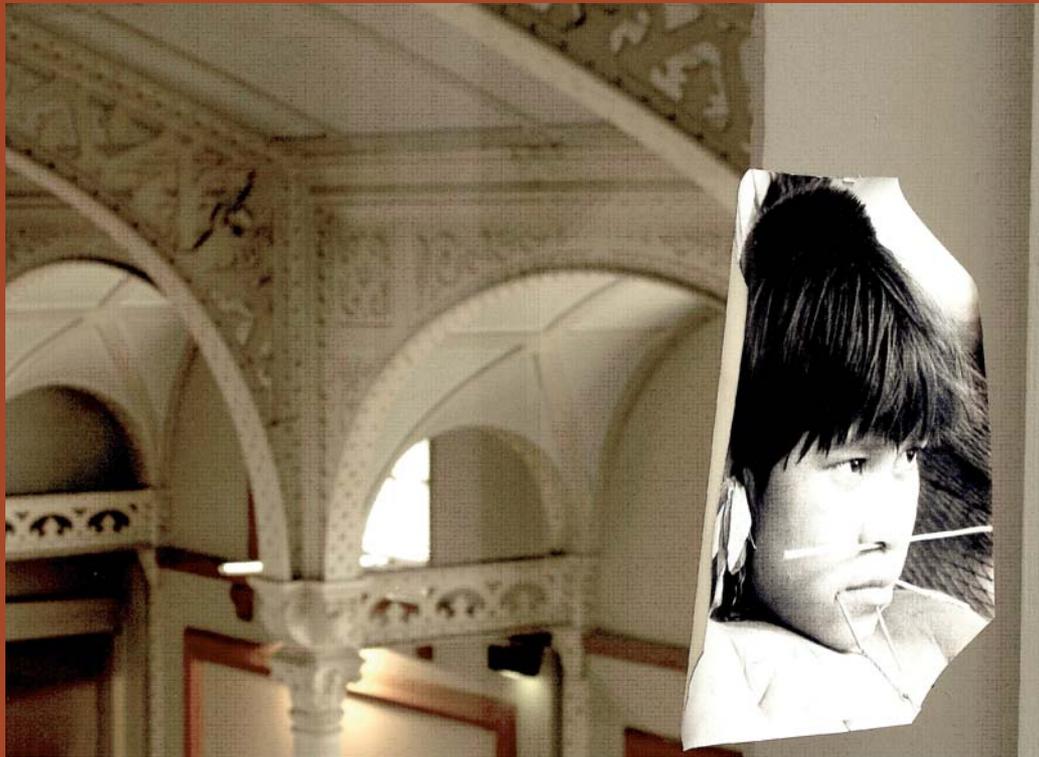
- *L'invité du dimanche*, « Claude Lévi-Strauss », Pierre Desgraupes, production Eliane Victor, INA 20/06/1971. ■

Illustrations p. 51 :

1. Jeunes enfants m'bororo, village de Lompta, Cameroun, 1993. © L. Barry.
2. Femme candoshi, Haute-Amazonie, 2001. © A. Surrallés.
3. Indiennes Guajiro (Wayuu), Vénézuéla, 1969. © M. Perrin
4. Fillettes yurakaré, Bolivie, 2007. © V. Hirtzel.
5. Adolescente caduvéo décorée pour la fête de la puberté, Brésil, 1935. © C. Lévi-Strauss.
6. Adeptes du vodou Agbui, village d'Afagnan, Togo, 2004. © K. Hamberger.
7. Le *Laamido* (sultan) de Banyo, entouré de sa *sada* (cour), Cameroun, 1993. © L. Barry.
8. Berger m'bororo, village de Lompta, Cameroun, 1993. © L. Barry.
9. « Les Messieurs » à Minot, France, 1913. © Archives LAS.
10. Groupe de Kirghizes, Sibérie, 2000. © A. Bourgeot.
11. Sacrifice à l'autel des morts, Pays Samo, Burkina Faso, 1968. © F. Héritier.

1	2	
3	4	5
6	7	8
9	10	11





Laboratoire d'anthropologie sociale



52 rue du Cardinal-Lemoine
75005 Paris

Téléphone : 33 (0)1 44 27 17 31
Télécopie : 33 (0)1 44 27 17 66
<http://las.ehess.fr>

Reproduction interdite sans autorisation.

Avec le soutien de la Fondation Hugot du Collège de France



**COLLÈGE
DE FRANCE**
— 1530 —

11, place Marcelin-Berthelot - 75005 Paris
Téléphone : 33 (0)1 44 27 12 11
www.college-de-france.fr